

FESTIVAL DU LIVRE

PONT-ST-ESPRIT
- Gard Rhodanien -

13^e édition

CONCOURS
DE
NOUVELLES
2025



DÉCOUVRIR

Ce mot résonne comme une invitation à l'ouverture, à la curiosité et au partage. Chaque jour la découverte peut toquer à notre porte pour peu que l'on y soit attentif. Rencontrer des personnes différentes, goûter des plats inédits, visiter des lieux nouveaux. Placer ses pas pour la première fois là où personne n'est jamais allé, inventer, créer, innover. Découvrir, c'est s'ouvrir à de nouveaux horizons, à d'autres manières de penser et de percevoir le monde.

La littérature sous toutes ses formes, roman, essai, poésie, investigation, est un puissant moyen d'explorer « Toutes ces vies de papiers qui nous rendent un peu plus vivants. » (Gaëlle Josse).

SOMMAIRE

Midi à sa porte, Jean-Pierre Beaufils, Lauréat 5

Par ordre alphabétique

Au pont des neiges, *Joëlle Atger-Trinquand* 15

Au seuil du monde, *Véronique Ayala* 23

Veracruz, *Bruno Baudart* 29

Trois jours à perdre, *Jérémy Bérard* 43

L'exploratrice, *Corinne Curt* 57

Songe de sang, *Clotilde Hérault* 61

Les invisibles, *Alain Parodi* 67

Aberration chromatique, *Daniel Raymond* 77

Ne m'oublie pas, *Lucie Verdier* 89

Midi à sa porte

LAURÉAT

Midi à sa porte
Jean-Pierre Beaufrils

Addis-Abeba, le 15 décembre 1929

Mon cher époux,

Après la Méditerranée, le canal de Suez et la mer Rouge, nous voici en Éthiopie, où je passerai mon premier Noël loin de vous. Addis-Abeba est une ville étonnante, en plein développement ! La Corne de l'Afrique constitue la première étape de notre expédition. En dehors de votre petite femme, notre équipe scientifique se compose d'un ethnologue, d'un botaniste, d'un géographe et d'un médecin. Dix marins et leur capitaine constituent l'équipage de notre trois-mâts. Eh oui, vous avez bien lu, je serai la seule femme à bord !

Nous avons commencé nos travaux avec enthousiasme : mes collègues mesurent le crâne des indigènes, procèdent à des relevés topographiques, confectionnent des herbiers. Pour ma part, je ne chôme pas. Les animaux d'ici me changent de nos deux bichons ! Et ils ont beaucoup à nous apprendre : connaissez-vous les dik-diks ? Ce sont d'adorables petites antilopes ; eh bien croyez-le si vous le voulez, ces petites bêtes forment des couples pour la vie, et passent l'essentiel de leurs journées ensemble ! Un bel exemple pour nous autres humains !

Célestine s'occupe-t-elle bien de vous ? Vous fait-elle prendre vos pilules ? Passer Noël loin de vous me brise le cœur. Je vous embrasse tendrement.

Votre épouse adorée.

Midi à sa porte

Ma petite sœur,

Je suis en Éthiopie ! Tu verrais ce pays, ça change de la Closerie des Lilas ! Figure-toi que je suis la seule femme au milieu de quinze hommes, dont dix beaux marins gentiment musclés. J'effectue des observations étonnantes. Connais-tu l'Argonaute voilier ? Il s'agit d'une sorte de tout petit poulpe, dont le mâle est cinquante fois plus petit que la femelle. Eh bien figure-toi que l'un des huit tentacules du mâle est en fait un énorme bras copulateur, avec un tout petit pénis à son extrémité ! Ce bras agile fouille la femelle pendant des heures à la recherche du lieu adéquat (j'en ai des frissons rien que d'y penser), puis une fois bien en place, il se détache. Tu imagines ? un pénis détachable... Le mâle s'enfuit avant d'être dévoré par la femelle, mais en général, il meurt, pas longtemps après.

J'espère que tu vas bien, ma chérie. Où passeras-tu les fêtes ? Tu peux m'écrire, nous restons ici au moins jusqu'en juin.

Ta grande sœur qui t'aime.

Le Cap, 10 août 1930

Mon cher Hubert,

Comment allez-vous ? Après un passage par Madagascar, nous voici arrivés en Afrique du Sud. L'ambiance ici est assez tendue entre Britanniques, Afrikaners, métis, Hottentots et autres indigènes. Mes collègues et moi nous tenons à l'écart de cette agitation, qui n'affecte en rien mes recherches. J'étudie actuellement les Inséparables, de magnifiques petits perroquets au plumage multicolore. Ils vivent en couple comme leur nom l'indique, et si l'un des deux décède, le second se laisse mourir de chagrin ! C'est du moins ce que l'on dit. Dans le désert du Kalahari, on trouve aussi les suricates, ces petits mammifères

Midi à sa porte

au museau pointu qui vous dévisagent avec curiosité, debout sur leurs pattes de derrière. Figurez-vous que le mâle amadou la femelle jusqu'à obtenir son consentement, et qu'il n'y aura ensuite aucun rapport de domination au sein du couple. Bien des hommes devraient s'en inspirer !

J'espère que Célestine vous fait bien à manger ; tête en l'air comme vous êtes, mon cher, vous seriez capable de passer une semaine à lire Schopenhauer dans le texte avant de réaliser que le garde-manger est vide !

Votre Marie-Louise.

Ma chère Juliette,

Ce voyage m'émoustille chaque jour davantage. Tu n'imaginerais jamais ce qui peut se passer derrière chaque pierre et chaque buisson d'Afrique du Sud, du Botswana ou de Namibie. L'adorable écureuil terrestre du Cap, qui se protège du soleil avec sa queue ? Il passe ses journées à se... bon, allons-y, se masturber, et copule toute l'année, été comme hiver, avec de multiples partenaires. Les femelles peuvent s'accoupler pendant trois heures d'affilée avec jusqu'à dix mâles différents ! Oserai-je l'avouer, après de telles observations, j'ai passé plusieurs nuits cramponnée à ma couchette, imaginant mes dix marins... pendant trois heures d'affilée... Il y a aussi l'araignée Néphile, polygame, polyandre : la femelle s'accouple avec le plus de mâles possibles et réciproquement. Le mâle se masturbe, s'en met non pas plein les doigts, mais plein les pédipalpes, qu'il va ensuite introduire dans la fente génitale de Madame. Après il sectionne l'extrémité du pédipalpe qu'il abandonne là et il s'enfuit avant de se faire dévorer par la femelle, beaucoup plus grosse que lui. Sans oublier les gentils dauphins : ceux-là, c'est le pompon ! Eux aussi passent leur temps à se... faire plaisir sur tout ce qu'ils trouvent, y compris bouées et poissons morts. Les jeunes sont homosexuels, (ça ne me choque pas, je suis ouverte d'esprit), pratiquent le sexe anal... et nasal (dans l'évent !), mais une fois adultes,

Midi à sa porte

ils s'y mettent à plusieurs pour isoler une femelle et la prendre sans ménagement ! Un véritable viol en bande organisée, sans compter que certains mâles en arrivent à tuer les bébés pour que les femelles reviennent en chaleur plus rapidement ! Que veux-tu, sœurlette, *men will be men*... Bon, garde en tête l'écureuil plutôt que le dauphin.

Nous serons dans un mois à Bingerville, capitale de la Côte d'Ivoire. Tu pourras m'écrire là-bas, si tu veux.

Ta Marie-Louise qui t'adore.

Bingerville, le 12 Mai 1931

Mon cher mari,

Nous sommes depuis quelques mois en Afrique-Occidentale Française, berceau de ces valeureux tirailleurs qui ont tant œuvré pour la patrie. La saison des pluies commence, vous détesteriez. Hier, toute l'expédition (sauf les marins, bien sûr) a été invitée à la table du gouverneur – j'étais assise à sa droite, un homme délicieux. La région est d'une grande richesse d'un point de vue ethnique et botanique, mes collègues se régalaient. Côté animaux, en revanche... c'est plutôt maigre.

Quid de Célestine ? Tient-elle bien la maison ? Reste-t-elle à sa place ? De mon côté, quoique seule femme à bord, mes compagnons de voyage se montrent tout à fait respectueux.

J'espère que vous vous portez bien. Buenos Aires sera notre prochaine étape, je devrais avoir plus d'anecdotes à raconter.

Votre fidèle épouse.

Midi à sa porte

Ma sœur adorée,

Nous avons accosté en Côte-d'Ivoire et de là, traversé presque tout le continent dans sa largeur, à bord d'autochenilles Citroën, les mêmes que pour la Croisière Noire. Je ne m'étais jamais autant amusée de ma vie. Quel spectacle ! Lions, zèbres, hippopotames, crocodiles, gazelles... Les girafes sont incroyables, j'en avais déjà vu au Jardin d'acclimatation, mais libres dans la savane, c'est tout de même autre chose. Et puis alors... As-tu déjà vu un pénis d'éléphant ? Deux mètres de long, tactile et même préhensile ! Une véritable seconde trompe, ils s'en servent pour se redresser, écraser les mouches, se gratter le ventre, et même saisir les feuilles, à ce qu'on dit. La femelle n'est pas en reste, avec un clitoris de 40 cm de long ! Bon, la copulation dure trente secondes, tout ça pour ça, me diras-tu. Il est vrai que lorsqu'on pèse six tonnes, tenir en position de levrette n'est pas chose facile. Et puis bien sûr, il y a les bonobos ! Ceux-là, il faudrait les filmer et projeter la pellicule au Gaumont-Palace, à l'usage de tous ces pisse-froid qui prétendent que le sexe ne sert qu'à procréer. Ces grands singes font... tout ! Baisers avec la langue, masturbation manuelle pour les garçons comme pour les filles, fellation, caresses *génito-génitales*... jusqu'à l'orgasme, et toutes les positions y passent ! Ils sont tour à tour bis, homos, hétéros... et qu'importe la saison ou la date d'ovulation ! Et il semblerait qu'en plus, ces cousins pas si lointains utilisent le sexe pour régler leurs conflits... et que ça marche !

Je n'ai pas osé écrire tout cela à Hubert. Depuis le début, je ne lui parle que d'espèces sagement monogames que je cite en exemple pour leur moralité, histoire de le rassurer sur ma conduite, et de l'inciter à surveiller la sienne : je me méfie de cette garce de Célestine, même si, à son âge, mon Hubert n'est plus bien vaillant de ce côté-là – mais il n'en faudrait peut-être pas beaucoup pour réveiller la bête. Le problème, c'est que des animaux monogames, il n'y en a déjà pas beaucoup en général (4 % des mammifères !), mais alors dans ce coin de la planète, je n'en ai pas vu un seul !

Midi à sa porte

Tu pourras m'écrire à Buenos Aires, nous y serons le mois prochain.
Ta ML... passablement excitée !

Océan Atlantique, le 30 mai 1931

Ma petite chérie,

Je m'ennuie un peu pendant cette traversée, alors j'en profite pour t'écrire, je posterai la lettre à Buenos Aires. Après le capitaine (un peu éléphant d'Afrique, tu vois ? deux mètres et trente secondes), c'est le botaniste que j'ai mis dans ma couchette. Son côté minutieux n'est pas désagréable lorsqu'une certaine précision est requise, mais à côté de ça, on ne le confondra pas avec un bonobo ! Ce serait plutôt une Pisaure admirable, vois-tu, cette petite araignée qui offre à sa femelle un insecte délicatement emballé dans un papier de soie. Le temps que Madame déballe son cadeau, crac ! Monsieur a eu le temps de s'accoupler et de s'enfuir... et parfois même, Madame s'aperçoit alors que le paquet est vide ! Eh bien voilà, notre botaniste est une Pisaure admirable.

J'occupe mon temps en feuilletant des ouvrages de zoologie et constate – quelle surprise ! – que tous ayant été écrits par des hommes, il n'y est question que de pénis ! J'en ai déjà évoqué certains : en gouttière, épineux, en tire-bouchon, pénis doubles ou à quatre glands, sonores, mobiles, géants, tactiles, en mâchoire, biseautés en forme de pointe, avec ou sans os, et même détachables ! En revanche, ces messieurs n'ont visiblement toujours pas découvert l'existence du clitoris.

Ta frangine, tu me manques.

Midi à sa porte

Terre de Feu, le 12 mars 1932

Mon bien cher Hubert,

L'été se termine, en Patagonie. Nous avons parcouru le continent du nord au sud. La forêt amazonienne, la Cordillère des Andes, les temples incas, les populations indigènes... ont stupéfait toute l'expédition. Au sein d'une faune foisonnante, j'ai particulièrement retenu les aras bleus, que nous avons admirés en Bolivie : ces magnifiques oiseaux vivent en couples monogames, jusqu'à l'âge de soixante ans ; de l'aube au crépuscule, ils volent en quête de nourriture, toujours proches l'un de l'autre, leurs ailes se touchant presque. Les animaux ne cesseront décidément jamais de nous surprendre et de nous édifier !

Votre épouse respectueuse.

Ma sœurette,

Nous sommes à Ushuaïa, tout en bas en bas de l'Amérique du Sud. Ce continent est incroyable ! Le Brésil est *caliente caliente*, et à Buenos Aires, on se croirait à Paris – même si la situation y est un peu tendue en ce moment.

Nous avons retrouvé ici nos « amis » les dauphins, mais as-tu entendu parler de l'Érismature ornée des lacs argentins ? Ce sont des canards agressifs et frivoles, dont le pénis en tire-bouchon ! connaît une érection explosive : 42,5 cm en moins d'une demi-seconde, pour un corps de 40 cm en moyenne ! Imagine le calvaire pour la femelle !

De mon côté, après le botaniste, j'ai testé le géographe... On est bien loin des 42 cm !

Il est un peu tard pour te souhaiter la bonne année, ma petite sœur chérie, mais qu'elle t'apporte tout plein de bonnes choses.

Ta grande sœur qui t'embrasse.

Midi à sa porte

Haïphong, le 9 décembre 1932

Mon cher époux,

L'Afrique était dépayssante, que dire de l'Asie ! L'Indochine, bien sûr, belle réussite de la mission civilisatrice de la France, mais aussi Java, Bornéo, la péninsule malaise... J'ai été particulièrement intéressée par les gibbons. De beaux esprits prétendent que les grands singes, nos plus proches cousins, mènent une vie de débauche, et que cela légitimerait toutes les dépravations de notre espèce. Que nenni ! Les gibbons sont monogames, les époux passeront 85 % de leur vie à moins de dix mètres l'un de l'autre et, le croirez-vous, chantent en duo ! J'en suis encore toute retournée...

Nous devons encore voir l'Australie, mais la mission a déjà été longue, et tout le monde a envie de rentrer. Peut-être un bref arrêt en Inde ? Nous serons de toute façon au Havre pour le printemps. J'attends de vous revoir avec impatience !

Votre tendre épouse.

Ma sœur,ette,

Que n'avais-je pas lu sur l'Asie ! Les cercles de jeu, les fumeries d'opium, l'exotisme vénéneux... Eh bien tout cela est vrai, j'ai tout testé ! Et les animaux ne sont pas en reste ! Connais-tu le tapir de Malaisie ? Cette créature est dotée d'un énorme pénis replié en accordéon dans un fourreau interne : 90 cm pour un corps de 180 et un gland semblable à un champignon ! Lorsqu'il se déploie, il fait preuve d'une agilité extrême et trouve, de façon autonome, le vagin de la femelle ! Est-ce que tu imagines ? Les locaux l'appellent « l'esprit phallique de la forêt », ça se passe de commentaire. Il y a aussi les macaques : lorsque les femelles sont en chaleur, elles se frottent la vulve entre elles, et en poussant de ces cris, mon Dieu ! Et même – j'ose à

Midi à sa porte

peine l'écrire – elles montent à califourchon sur un cerf et se masturbent en se frottant sur son dos ! Et que dire des chauves-souris ? J'en ai vu des millions dans une grotte à Battambang et aussi dans une autre grotte en Malaisie, avec un immense Bouddha couché. Eh bien dis-toi que chez ces petites bêtes, la majorité des pénétrations commence et se termine par un cunnilingus ! Et même, pendant l'acte, la femelle penche la tête et continue à lécher la base du pénis de son partenaire ! Pas le gland, bien sûr, puisqu'il est à l'intérieur. Il faut tout de même être sacrément souple ! J'ai voulu essayer avec le médecin – qui me l'avait déconseillé, au demeurant – eh bien non seulement je n'y suis jamais arrivée, mais je m'en suis, en outre, sortie avec un sévère lumbago !

Ma chérie, je rentre en début d'année prochaine, j'ai hâte de te serrer dans mes bras !

Ta grande-sœur, qui pense beaucoup à toi.

Paris, le 10 mars 1933

Mon amie,

J'ai bien noté l'heure d'arrivée de votre bateau. Je n'ai pas répondu à tous vos courriers, et j'avoue en éprouver quelque culpabilité. Ils étaient pourtant fort instructifs et bien tournés, de même que ceux adressés à Mademoiselle votre jeune sœur. Eh bien oui, vous nous manquez tellement que nous nous sommes insensiblement rapprochés, jusqu'à en... Mais là n'est pas le sujet. Ce que m'ont inspiré toutes vos lettres ? C'est à quel point l'observation de la nature permet à l'Homme de justifier tout et son contraire : une austère monogamie avec les aras bleus, un libertinage éhonté avec les bonobos ; le respect du consentement chez les suricates, le viol en réunion chez les dauphins. Eh oui, comme aimait à le répéter Monsieur Nadaud, mon regretté professeur de philosophie à Louis-le-Grand, la nature n'est pas univoque,

Midi à sa porte

elle est plurivoque, donc équivoque, on peut lui faire dire n'importe quoi et vous en avez fait la plus parfaite démonstration. Gardons-nous donc, comme certains de nos voisins, de nous jeter dans les griffes d'une sorte de duce ou de führer, au motif que meutes de loups et hardes de cerfs obéissent à un mâle dominant ! Gageons que ce risque n'existera plus dans cinquante ou cent ans, l'éducation de notre jeunesse lui garantissant un niveau de conscience politique et un sens critique suffisants pour ne plus succomber au culte du chef... mais nous n'en sommes pas encore là.

Pour en revenir à des considérations plus terre à terre, Célestine viendra vous chercher au Havre avec la Panhard et vous conduira directement à notre villa de Cabourg. Vous y retrouverez vos deux bichons, qui se sont bien languis en votre absence. Pamina est actuellement en... effervescence et Tamino en est tout ému. En attendant la date de votre réception à l'Académie, vous trouverez sans doute leur observation... instructive.

Votre irrémédiablement conventionnel époux.

Référence bibliographique : une bonne partie des informations scientifiques contenues dans cette nouvelle sont tirées de l'ouvrage du Dr Emmanuelle Pouydebat (illustré par M^{me} Julie Terrazoni) : « Sexus animalus », Arthaud Ed, 2020.

Au Pont des Neiges
Joëlle Atger-Trinquand

« Voyez-vous, dit Thomas à l'homme qui l'écoutait, cordial et concentré, les événements se sont succédé si rapidement... »

Il affirma avoir débuté son travail à la Clinique du Pont des Neiges le lundi 2 juin. Infirmier de formation, il avait eu ce matin-là un entretien avec la directrice des soins qui, avec un regard désapprobateur vers ses cheveux, avait souligné les conditions de son emploi : « tenue parfaite ». La suite de l'entretien l'étonna un peu, quand la directrice lui expliqua le rôle que l'on attendait de lui. Des infirmiers, il y en avait déjà suffisamment ; tous aguerris, des gens de confiance. Lui, Thomas, serait pour les patients un « agent de bien-être ».

« Il me semble, dit-elle, que cette mission vous conviendrait. Nous réévaluerons ensemble ce travail dans un mois, bien sûr.

– Euh... En quoi ça consistera ?

– En un accompagnement attentif et bienveillant hors des soins eux-mêmes. Vous devrez tenir compagnie aux patients demandeurs, écouter – tranquillement, n'est-ce pas ? – les états d'âme des dépressifs comme les délires des délirants. Et puis si possible vérifier au moment des repas que tous sont bien sortis de leur chambre ou rentrés de leur promenade et attablés – devant leurs médicaments – dans la salle à manger que voici. »

Superbe salle décorée d'art moderne, tables juponnées, fauteuils à accoudoirs.

Au Pont des Neiges

Tout en parlant, la directrice guidait Thomas et lui faisait découvrir l'imposant bâtiment, le B, dans lequel il allait travailler.

Elle s'arrêta dans l'un des trois couloirs de chambres. Tous avaient des noms d'oiseaux d'eau familiers du Léman, la clinique étant posée au bord du lac, au fond d'une petite crique discrète, sauvage, à quelque distance de la plage du village.

Celui-ci, village typique de la Suisse romande, avait conservé son cachet médiéval, n'était la présence à ses portes de deux beaux hôtels de standing du début du XX^e siècle. La clinique était elle-même un hôtel de 1930 reconverti.

Thomas, dans le couloir des « grèbes huppés » avait du mal à suivre le discours de son interlocutrice, l'ensemble du bâtiment lui évoquant soudain *La Montagne Magique* de Thomas Mann, les sanatoriums d'autrefois avec leurs us et leur clientèle mondaine. La directrice des soins lui réexpliquait justement la particularité des occupants des grèbes huppés : une présence incognito, condition de leur séjour à laquelle devait se plier tout le personnel. Aucune faille dans la discrétion n'était admise, insista la directrice. Le vœu des patients devait être totalement respecté.

« Vous ne serez pas attaché à ce service. Mais même si vous croisez et reconnaissez l'un d'eux, vous devez n'en rien montrer, continuer à l'appeler par son nom d'emprunt – vous savez qu'il y a à l'accueil des pseudonymes fantaisistes à disposition pour la durée du séjour – surtout ne lui poser aucune question, et ne rien révéler à l'extérieur de la présence de cette personne au Pont des Neiges. »

Finalement, l'emploi serait tranquille et plutôt amusant, jugea Thomas et il serra la main de sa désormais supérieure hiérarchique, sans s'inquiéter du fait que la durée du contrat ne fût jamais mentionnée.

Les patients, tous considérés comme faisant là une « cure de repos », recevaient peu de visites. Leur quotidien et celui du personnel s'avéraient

Au Pont des Neiges

routiniers, l'ambiance de la structure était paisible, presque familiale, malgré son affectation neuropsychiatrique. Émoustillé malgré lui comme par un jeu, Thomas avait reconnu une ancienne chanteuse de rock, fort abîmée par les stupéfiants ; une comédienne célèbre qui promenait son spleen avec grâce dans le parc, du kiosque jusqu'au ponton de bois où elle allait nourrir les cygnes ; ainsi qu'un député savoyard qui perdait peu à peu ses facultés intellectuelles et dont le séjour à la clinique se prolongeait. Patients et personnel s'habituèrent vite à la présence de Thomas, qualifié de « charmant garçon ».

Ce matin-là, 15 juin 2041, il remplaça au pied levé un infirmier absent pour décès familial, l'« agent de bien-être » attiré des trois premières chambres du couloir des grèbes huppés.

Une longue fiche d'instructions lui avait été remise la veille et il entra vers 10 heures dans la chambre numéro un avec un grand plateau de viennoiseries et une chocolatière fumante, pour le second petit-déjeuner de Mickey Mouse qui semblait avoir un faible pour les sucreries.

« Puis-je entrer, monsieur Mickey ? » articula Thomas devant la porte après avoir frappé.

Un « Ghrlhh... » lui répondit.

Thomas hésita. Au moment où il allait frapper un peu plus fort, le couloir résonna des pas de deux autres blouses blanches, deux hommes barbus, ronds et placides qu'il reconnut comme les psychiatres, des médecins réputés de Lausanne toute proche qui intervenaient une journée par semaine à la clinique. Ils saluèrent le jeune homme, frappèrent à leur tour et l'invitèrent à entrer avec eux.

Mickey Mouse était encore couché.

« Bonjour, monsieur Mickey ! Où souhaitez-vous que je pose ce plateau ?

– Gougogleu. Beu, splash, raaaah... beleubeleu. »

Au Pont des Neiges

Mais encore ? pensa Thomas, qui resta imperturbable et contourna le lit pour poser très naturellement le petit-déjeuner sur une table à roulettes proche.

« Voulez-vous que je vous installe ?

– Ha ! Ha ! Gougougleu ! » fit l’homme d’un air ravi, tendant les mains comme un enfant vers le plateau.

Les psychiatres n’avaient pas bougé, examinant la scène.

Thomas aida l’homme à se redresser, tapota les oreillers moelleux, puis prit le temps de regarder le patient qui engloutissait les viennoiseries sans faire cas de ses visiteurs : une petite quarantaine, physique sportif qui contrastait avec un look curieux ; des cheveux teints en blond-jaune sous des écouteurs et une moustache fournie du même ton. Un mélange de Freddie Mercury et d’athlète olympique. Ses bredouillements et borborygmes étaient peut-être dus à la musique qu’il écoutait ? Thomas se dit que le nom de Mickey Mouse lui allait finalement bien et s’apprêtait à quitter la chambre, quand les psychiatres, indifférents à sa présence, commencèrent un aparté. Il en suivit machinalement le début.

« Aucune amélioration ces quinze derniers jours.

– Sûr. Il se dégrade encore, hein ?

– (soupir) Je crois qu’il est là pour un bout de temps. Pour le moment, je ne vois pas bien comment lui redonner de l’autonomie. »

Mickey Mouse mâchait ses croissants avec un bel appétit, faisait claquer ses mâchoires, toute pudeur perdue (définitivement ?) le tour des lèvres barbouillé de chocolat. C’était fascinant.

« Rappelle-toi Aldrin autrefois.

– Mmh. Oui, des points communs.

– Est-ce que c’était allé aussi loin pour lui ?

– Il ne me semble pas. Il s’était sorti de sa grosse dépression. Mais si je peux me permettre, il n’était pas allé aussi loin non plus, physiquement !

Au Pont des Neiges

– Ah ah ! Désopilant. Mais il y a eu aussi, plus récemment, Mitchell. Qui était embourbé, si je ne me trompe pas, dans un délire rempli d’extra-terrestres, un délire construit et chronicisé.

– Mais pas une bouillie verbale, justement... »

Les deux psychiatres hochaient la tête, l’air pessimiste. Thomas ne comprenait pas grand-chose et ne voulait pas céder à une curiosité déplacée ; Mickey serait Mickey et on le prendrait comme il était, point.

Il se dirigea donc vers la porte qu’il ouvrit doucement... et se cogna sur le seuil à une jeune femme au visage visiblement appuyé sur cette même porte côté couloir. Elle ouvrit la bouche avec une panique furtive dans les yeux, mit un doigt devant ses lèvres et fit signe à Thomas de la suivre vers le hall commun aux trois couloirs.

Il s’assit à sa suite sur un canapé central, l’un des lieux de rendez-vous des familles. L’inconnue était particulièrement jolie, avec une vivacité et un genre de grâce dans ses mouvements. Thomas était sous le charme mais, n’oubliait pas les obligations du service.

« Que faisiez-vous dans ce couloir ? » demanda-t-il à mi-voix en essayant de prendre un ton sévère.

– Écoutez... Je vous dois une explication, oui. Et il me semble que je peux vous faire confiance. »

Elle avait aussi une voix à tomber par terre... Elle poursuivit devant les yeux ronds de Thomas.

« Je m’appelle Cassandra. Je n’ai pas de parent hospitalisé ici, c’est vrai. Je suis journaliste. J’ai fait mes études à Lausanne, où je vis toujours. Je cherchais quelqu’un depuis plus de six mois. Une longue enquête personnelle. Et je l’ai trouvé ici, tout près !

– Un des patients ? Mais ceux de ce côté ne veulent pas se faire connaître ; c’est illégal, votre inquisition !

– Je sais ; je suis désolée, mais il faut parfois employer les grands moyens. Voyez-vous, on cache des choses aux gens.

Au Pont des Neiges

– Qu'est-ce que c'est que ce complotisme...

– Écoutez-moi, je vous en prie, Thomas ! »

Le jeune homme sursauta.

« Oui, je connais les noms de tout le monde ici. Des cuisiniers également, des administratifs, des agents d'entretien, de sécurité... J'ai dû croiser des sources, obtenir des témoignages.

– Et... qu'en est-il de votre découverte, alors ?

– Eh bien, le patient de la chambre numéro un, de laquelle vous venez de sortir. Vous ne l'avez pas reconnu ?

– Euh, non, j'avoue.

– Enlevez-lui cette moustache ridicule, redonnez-lui des cheveux bruns... (On l'a grimé, transformé...)

– Oui, finalement ce visage m'est familier, mais...

– Georges-Étienne Dupont. »

Thomas sursauta pour la seconde fois et la regarda fixement.

« Quoi ! L'astronaute français ? Le premier sur Mars ? Celui dont le monde n'a plus eu de nouvelles après son retour ?

– Incrédule, hein ? Avec un prénom comme le vôtre, vous ne croyez que ce que vous voyez, n'est-ce pas ? Et là vous n'aviez pas vraiment vu...

– Ne vous moquez pas. Je vous ferais remarquer qu'avec votre prénom, on ne doit pas bien croire vos propos dans la presse !

– Touchée ! Mais le fait est là : cet homme, c'est bien Georges-Étienne Dupont. Vous avez entendu ce qu'ont dit les pysy ? Ils parlaient d'Aldrin, de Mitchell... ça vous dit quelque chose ?

– Euh...

– Deux astronautes également. Exactement les deuxième et sixième à avoir marché sur la lune. Très perturbés psychologiquement après leur

Au Pont des Neiges

aventure. Eh bien là, ça semble encore pire pour Dupont. Probablement perdu pour la société. Irrécupérable. Mais est-ce que ça peut être dit ? »

Cassandre se pencha un peu plus vers Thomas et poursuivit à voix basse.

« D'ailleurs, pour moi qui l'ai retrouvé depuis deux jours, ce n'est pas du tout évident ; est-ce que je dois lancer l'info : *Un an après son retour sur terre, c'est presque un légume, messieurs-dames ?* Je pense qu'il faut d'abord se demander pourquoi, n'est-ce pas ? A-t-il pété les plombs parce qu'il était déjà fragile psychologiquement (je n'en ai pas eu l'impression) ? A-t-il attrapé une maladie ? Une encéphalite due à un virus ou équivalent martien ? Qui sait... Mais c'est aussi un homme, qui a une famille et ils ont droit, au secret sur son état actuel terrible, non ? J'ai eu une photo de lui hier, engouffrant des choux à la crème comme un animal. Je l'ai déchirée... »

Thomas poursuivit cette conversation déroutante mais agréable. Cassandre s'avérait être si sympathique, si droite finalement. Son honnêteté intellectuelle sauvait toute la situation. Thomas sentait bien qu'il ne dénoncerait pas son incursion au Pont des Neiges. Il avait plutôt envie de la retrouver les jours prochains près du ponton justement, qui surplombait la rive du Léman, au-dessus des colverts et grèbes huppés et qui offrait une vue splendide et très romantique sur le massif du Mont Blanc...

Cassandre regarda soudain l'heure, tressaillit.

« Déjà 11 h 45. Je vais devoir partir. »

À peine avait-elle dit ces mots qu'une voix retentit dans l'escalier monumental qui menait à la salle à manger du rez-de-chaussée ; voix que Thomas reconnut comme celle de sa collègue infirmière Solange, une ancienne qui disait en riant faire partie des meubles :

« Mathilde ! Ohé ! Vous êtes par-là ? Il faut revenir au bâtiment A, Mathilde, s'il vous plaît. C'est l'heure du déjeuner. »

Solange s'arrêta dans l'escalier et les regarda en souriant.

Au Pont des Neiges

Cassandra se leva du canapé, fit de la main un salut amusant à Thomas médusé et partit rejoindre Solange d'une démarche de petite fille sage en lui glissant auparavant :

« On se reverra, Thomas ! On a tout le temps... »

Celui-ci ne parvenait pas à se lever du siège où son corps se tassait et dans lequel il avait l'impression que son cerveau s'enfonçait aussi.

Ses yeux se levèrent une minute plus tard sur une ombre qui le dominait. Stéphane, un infirmier des dernières chambres du couloir des grèbes huppés.

« Allez, monsieur Peter Pan, lui dit celui-ci avec gentillesse, vous descendez à la salle à manger aujourd'hui ou vous préférez prendre votre repas en chambre ? »

Au seuil du monde
Véronique Ayala

La brume flotte entre les gorges profondes de la montagne Hengshan, sise au nord-est de la province du Shanxi. Appelée aussi montagne du nord, elle est l'une des cinq montagnes sacrées de Chine. Tels de virtuoses équilibristes suspendus à ses imposantes parois rocheuses, d'anciens temples demeurent les témoins d'une culture raffinée, taoïste et bouddhiste. Non loin de l'un de ces sanctuaires légendaires et d'une grotte naturelle, une modeste baraque en bois résiste aux secrets du temps. Un minuscule havre de paix au milieu d'une immensité abrupte. Serait-ce la musique de la cascade, sa voisine, qui berce et ralentit son sablier ? Les planches de bois légèrement tordues de la maisonnette lui donnent un charme mystérieux. Quelques lanternes en papier, suspendues à l'entrée, diffusent une douce lueur. L'atmosphère est mystique, propice au souvenir de vieilles histoires. La lumière pénètre timidement dans la demeure par une petite fenêtre ornée de grilles en bois délicatement ciselées.

Dans cet écrin rustique vit un très vieil homme. Son nom, Wang, désigne le « roi » et son prénom, Feng, signifie « vent ». Le « roi du vent » serait un attribut bien présomptueux pour désigner cet homme simple et sage. Néanmoins le vent n'a aucun secret pour lui. Feng Wang est un artiste, il manie avec finesse et élégance l'art de la calligraphie depuis son plus jeune âge. Sa vie quasi monacale est régie par une ascèse stricte, héritée d'une sagesse ancestrale. À l'écart des vicissitudes de la vie ordinaire, il s'inspire de moments de méditation, de contemplation de la nature et de lecture d'anciens poètes chinois. Le moindre instant nourrit sa calligraphie devenue un art de vivre, une nécessité intérieure

Au seuil du monde

qui donne à ses œuvres éphémères un goût d'évidence. À l'intérieur de sa maison, l'odeur du bois ancien se mêle à celle de l'encre et du papier de riz, enveloppée de la fumée des bougies. Le parfum de l'encens plane parfois entre deux airs. Le coin tenant lieu d'atelier s'apparente à un petit temple sacré. Sur des étagères en bois sculpté reposent des rouleaux de papier soigneusement enroulés et ficelés. Au cœur de cet espace vibrant de créativité, une petite chaise en bambou et une grande table en bois massif patiné. Ses précieux outils y sont disposés avec soin : pierre à encre, pinceaux de toutes tailles et de tous poils, usés par le labeur. En secret, l'un de ces pinceaux se figure être le préféré de l'artiste :

« Maître Wang me fait danser tous les jours, et peut-être même les nuits, mais je n'ai pas d'yeux pour distinguer l'ombre de la lumière. Mon espace se limite à la feuille de papier, à la compagnie des autres pinceaux et à la source fraîche sous laquelle mon maître rince ma tête poilue en la caressant doucement. Rien n'existe pour moi au-delà. Entre ses doigts je deviens son disciple, sourd et aveugle, éperdument dévoué à son art. Je lui appartiens. Au tout début de notre vie commune, mon maître grava sur ma peau de bois quelques signes, sans doute mon surnom, m'étais-je imaginé... sans en avoir jamais la certitude. Je serai à lui, pour toujours. Lorsque son génie me traverse, ma vie est extraordinaire. Au repos je suis rangé sur le pincelier auprès de mes confrères, la tête en bas pour que nos poils sèchent. Je sens la douce chaleur qui remonte vers nous, provenant certainement du petit poêle en terre cuite sur lequel je suis déjà tombé. Je suis chatouilleux et lorsque mon fût de bambou effleure celui des autres pinceaux, je vibre avec délice. Si par bonheur ma tête frôle celle de l'un d'entre eux, le frisson est garanti. Mes poils proviennent d'une martre ; mais les leurs ont été prélevés, pour l'un sur une barbe de rat, pour un autre sur la fourrure d'une chèvre, d'un loup ou d'une belette. Certains, encore plus curieux, sont composés de crin de cheval, ou même de poils de chat. Quel délectable festival animalier ! Et quel éventail de textures à côtoyer, voire câliner !

Ah ! voilà le moment où mon maître me choisit pour créer avec lui. Je ressens ses doigts vieillis, mais habiles, me saisir délicatement à bras-le-

Au seuil du monde

corps selon une position bien précise. Le rituel va commencer selon les règles ancestrales de la calligraphie chinoise. La répétition de ces gestes millénaires est sa manière de faire le vide en lui, de s'isoler du monde. Le vieil homme ne tremble pas malgré les affres de l'âge et la rudesse de sa vie austère. J'aspire à être le prolongement de son pouls, à l'écoute de son souffle. Il reste un long moment sans bouger. Le temps est suspendu. J'ai la chance de ne pas avoir à apprendre le silence, c'est mon univers. À la pression douce et immobile de ses doigts, je ressens que mon maître est lui-même en silence. Une sorte de grâce me traverse et entre en résonance avec la cadence régulière de sa respiration. Puis d'un geste très lent, il me fait voyager jusqu'à la pierre à encre. Je sais qu'il a broyé un peu d'encre sur le dos de la pierre. Le mélange de pin, de musc et de camphre dont je regrette de ne pas sentir le parfum ni voir la couleur, devient poussière minérale et se fond dans l'eau. Lorsque la densité de l'encre est à son goût, le vieux sage y plonge avec délicatesse le bout de ma tête. Ma chevelure se gorge jusqu'à l'ivresse de ce nectar légèrement sirupeux. Je présume que le contact avec le papier est imminent. Il faut éviter la moindre tache ou coulure incongrue, catastrophe inconcevable. La maîtrise parfaite est une exigence absolue que s'est imposée mon maître tout au long de ces décennies de pratique acharnée. Il me tient en position verticale, ma préférée et je sens à l'impatience de son pouls que la trace est déjà dans son esprit et n'attend plus qu'à se montrer. Je suis comme un pendule reliant l'Univers et le centre de la Terre. Des signes que mon maître écrit je perçois le sens, l'intention et la sagesse comme si ses phrases étaient contenues dans mon essence même. Chaque idéogramme calligraphié illustre la sève d'une pensée poétique, philosophique ou les souvenirs d'une vie entière dédiée à l'art. Pour chaque création, un concept. Aujourd'hui « le vide », demain peut-être « la quiétude » ou « l'immortalité ». L'extrémité de ma tête, l'endroit le plus fin et le plus pointu de mon corps, le plus sensible aussi, effleure enfin le papier fragile et s'y écrase voluptueusement, avec une précision irréprochable. Au cœur de mon manteau de fourrure se cache une réserve intérieure, très délicate à maîtriser en position verticale. L'encre coule entre ma chevelure comme un flot de larmes joyeuses et s'étire, tantôt fine et précise, tantôt large et généreuse. Mon maître appuie, avec puis-

Au seuil du monde

sance et délicatesse à la fois, doigts énergiques, main souple. Je me sens léger comme une plume. En équilibre parfait, tel un funambule. Les signes s'animent après mon passage, sans que je les voie. La chorégraphie est sublime. Chaque geste oscille entre sérénité et urgence à la fois. En calligraphie chinoise, tout se construit à partir de traits, prestes ou retenus. J'imagine qu'ils sont comme les pierres à l'aide desquelles on bâtit une maison, ou des os qui constituent un squelette. Je pressens le trait qui me suit comme une entité vivante, avec sa propre chair, son énergie vitale. Celui-ci, musclé, court tel un torrent dans la montagne et sa course est suspendue à la seconde où mon maître me soulève de la feuille de papier. Cet autre est plus délicat, aussi fin que l'un de mes cheveux. Tel point est un caillou, prêt à éclater, cet oblique une vague, un éclair ? Mes poils solidaires, flexibles à loisir, se contorsionnent en mille métamorphoses. Cette folie douce me ravit. Une harmonie parfaite se crée entre les vides et les pleins, en-dessous de moi. Une sorte d'accouchement, de délivrance.

Après quelques tracés, je crois deviner la phrase choisie. Une pensée du sage chinois Laozi que mon maître s'est appropriée en la calligraphiant des centaines de fois : « La découverte de la vérité est le chemin vers la sagesse ». Le vieux calligraphe m'élève au-dessus de la feuille et je suis étonné qu'il m'emporte un peu plus rapidement qu'à l'habitude. Je suppose qu'il va simplement m'imbiber dans le réservoir d'encre. Au lieu de cela je me retrouve plongé d'un coup d'un seul dans un bain bouillant ! Ouille, il m'a trempé dans sa tasse de thé ! C'est la première fois que cela lui arrive, comment peut-il être aussi inattentif aujourd'hui ? Je vais avoir droit à une douche bien fraîche avant de retrouver la suavité de l'encre.

Cette petite tribulation me secoue le moral et me laisse songeur. Avec le temps, l'humidité, le froid, le chaud, mon fût commence à se fendre. Jusqu'à quand ma virole en corne maintiendra-t-elle mes poils en place ? Vais-je me dégarnir peu à peu, devenir inutilisable... ? et finir au rebut, abandonné dans un étui de laque ou pire brûlé vif ! Je ne sais même pas ce qu'est une fleur ! Je n'ai jamais senti la vigueur de la neige ni le

Au seuil du monde

frôlement des flocons ! Je rêve de découvrir le monde au-delà de cette table, ma prison dorée. Avec tristesse j'absorbe la gorgée d'encre, le travail reprend. Mon maître semble perturbé par l'épisode de la tasse de thé. Ses gestes sont confus, de plus en plus lents, à la limite de l'immobilité. Je m'inquiète et me fige, prisonnier de sa main hésitante. Puis d'un coup sec, boum ! En un vertige sa tête tombe sur la feuille de papier, ses doigts s'écartent et me lâchent. Je roule sur la table, atterris brutalement, aïe ! Toutes les parties de mon corps sont-elles encore intactes, dans le bon ordre ? Mon vieux maître respire-t-il encore ? Je roule sans pouvoir m'arrêter, aucun obstacle ne semble croiser mon trajet hasardeux... Je dégringole, de moins haut cette fois-ci... Ma course folle prend fin.

Ai-je franchi le seuil de la maison ? La fraîcheur de l'air me le confirme. Et je sens au-delà de moi, à travers une trouée de brume... le regard du Ciel... ! Extase ! Je vais enfin pouvoir découvrir le monde, rouler, dévaler jusqu'à l'ivresse et faire le tour de l'Univers ! Sentir sous mon fût de bambou d'autres substances que celles de l'encre ou du papier... et au-dessus de moi la chaleur du soleil, la caresse d'une feuille d'automne...

Mais quel prix à payer ! La mort de mon maître contre ma liberté ! L'une ne va-t-elle pas sans l'autre ? Après mûre réflexion, je décide de lui rester fidèle. A défaut de traverser la planète, je veillerai sur la dépouille de mon vieil ami, devant sa petite maison devenue sépulture, jusqu'à mourir et me décomposer sur le seuil de sa porte.

VERACRUZ

VERACRUZ **Bruno Baudart**

*Seigneur j'ai envie de rentrer à la maison
J'ai essayé et j'ai échoué
Et je suis fatiguée,
Épuisée,
Tout ce que j'ai fait était mauvais
Et j'ai envie de rentrer à la maison.
(Feel like going Home. Charlie Rich)*

« Alors tu te souviens comment on fait, hein ? »

Clyde l'a regardée, l'air à peine réveillé, les cheveux tombant sur le front et il la regardait comme aucun homme ne l'avait jamais regardée. Il a froncé les sourcils et il a dit « oui, j'me souviens... »

– Alors répète, a-t-elle dit.

– Eh bien on rentre dans la ville puis je me gare avec la Ford juste devant la banque et là tu rentres dedans et moi je laisse le moteur tourner puis...

– Oui ?

– J'attends que tu sortes avec le fric et on trace tout droit à travers la ville, direction... Heu... Je me souviens plus, t'as dit quoi ?

– Veracruz... le Mexique. On laisse la voiture sur les bords du Rio Grande et on s'fait oublier à Veracruz. Jamais ils iront nous chercher là-bas, dit Jean en secouant ses cheveux blond platine. T'as compris ?

VERACRUZ

– Oui j'ai compris », a dit Clyde et il l'a regardée comme il la regardait toujours avec cet air de ne voir qu'elle ; elle se sentait unique, elle aimait ça.

Jean a remonté son béret sur ses cheveux puis elle est montée dans la Ford V8 Sedan.

Clyde l'avait volée hier. Il leur fallait une voiture plus puissante et elle aimait sa couleur ; rouge, ses vêtements, son brillant à lèvres, tout était rouge sur elle. Ils avaient abandonné l'antique Ford T dans une ville, juste avant Neverhope... À l'évocation du hold-up, elle sentit comme des papillons voler dans son estomac. Pas la peur, non, mais cette sensation particulière qu'elle connaissait bien : celle de plonger dans le vide. Ses yeux bleus brillaient alors d'un éclat plus dur.

Juste avant sa rencontre avec Clyde elle avait failli se faire prendre...

...braquage d'une banque dans une ville dont elle ne se souvenait plus le nom. Rue principale déserte, midi, les gens mangeaient chez eux. La banque allait fermer, elle avait fait irruption dans le petit hall mal éclairé. Les pistolets braqués sur les deux employés elle s'était fait remettre l'argent de la caisse.

Quand elle était ressortie, éblouie d'être passée si vite de la pénombre à la lumière, elle ne les avait pas vus tout de suite : des hommes. Cinq hommes habillés en noir qui venaient vers elle, les armes à la main, sans se presser ni se cacher. Sans réfléchir elle avait fait feu. Deux hommes s'étaient affalés dans la poussière, sans un cri, une balle dans le corps. Les autres s'étaient jetés à plat ventre. Si elle s'en était sortie, c'est parce que la voiture qui l'avait prise en chasse avait dérapé dans la poussière. Elle avait fini sa course dans un champs de maïs.

Les hommes en noir avaient sous-estimé ses réactions, celles d'une femme. Maintenant qu'ils savaient, ils tireraient d'abord.

Oui, il leur fallait une voiture plus rapide, plus puissante. Et les hommes en noir, qui étaient-ils... vraiment. Elle avait l'impression - la certitude - qu'ils la pistaient, chaque jour plus proches d'elle.

« Tu viens ? »

VERACRUZ

Clyde a secoué la tête. Il s'est levé, est monté dans la voiture. Ils avaient passé la nuit ici, près d'une rivière, elle avait dormi sur la banquette arrière. Lui dehors, proche de la voiture. Pourquoi l'avait-elle emmené avec elle ? Elle se posait la question tandis qu'il montait à ses côtés, avec cet air toujours surpris, étonné...

... *Sundance Desert*, petite ville écrasée de soleil, ciel dur comme de l'acier, les rues rectilignes sentaient la poussière et l'ennui. Elle s'était garée devant la pompe d'une station essence et se demandait comment elle allait payer. Il était venu vers elle, essuyant la sueur de son visage avec son bras maculé, laissant de grandes traces noires sur son front. Sans un mot il avait fait le plein.

Elle le regardait faire, appliqué comme un gosse, le nez et une mèche de cheveux penchés sur le réservoir. Volée, la voiture, quand elle avait quitté sa ville natale et ses habitants. Juste après le grand prix, le grand prix du *Shot Bird - Le tir de l'oiseau*.

Comme il reposait le tuyau sur l'étrier, elle lui avait présenté son meilleur profil.

Il faisait chaud, une chaleur impitoyable, de celle qui précède les tempêtes et creuse la terre en rigoles de poussière. Elle transpirait sous son béret mais quand il l'avait vue, de profil et qui le regardait en coin comme Jean Harlow dans son film *LA BLONDE PLATINE* - elle avait en permanence sur elle une photo de la star, un portrait découpé dans un magazine - il se dit que c'était la plus belle femme qu'il ait jamais rencontrée. Dans ce comté où seules les filles de ferme, habits informes et cheveux pleins de poussière, venaient meubler ses fantasmes.

« On vous a jamais dit que vous étiez beau garçon ? »

Il s'était trémoussé, avait regardé au loin... Le désert, le ciel plaqué dessus comme un couvercle blanc et torride, il avait dit :

« Moi ? »

– Ben oui, vous, y'a personne d'autre à ce que je vois.

– Oui c'est sûr, ici c'est plutôt calme je dirais.

VERACRUZ

– Mortel vous voulez dire. Et qu'est-ce qu'un beau garçon comme vous fait ici ?

– Moi ? Je travaille, c'est la station des parents j'leur file un coup de main. Je fais aussi...

– Vous voulez pas venir avec moi ? Oui, venez avec moi, on fera des voyages, on découvrira des paysages, ce sera quand même mieux que votre trou à rats, non ? » Il s'était encore trémoussé :

« Je sais pas, qu'est-ce que vont dire les parents ?

– Mais vos parents faudra bien les laisser un jour, m'sieur... Comment vous vous appelez ?

– Moi ?

– Oui. Vous.

– Moi, je m'appelle Clyde.

– Bien. Vous venez Monsieur Clyde ? ... »

Elle avait fait démarrer le moteur puis l'avait fixé, ses yeux bleu minéral plongés dans les siens et il la regardait et il se disait que c'était vraiment une belle fille, mince ! y'en avait pas une comme ça, avec sa classe, à des kilomètres à la ronde.

« Vous venez ou pas, Monsieur Clyde ? »

La voiture s'était mise à rouler au pas et elle le fixait toujours. Il y avait la station-service derrière lui, ses parents vivaient dedans, les fenêtres et les volets clos pour garder la fraîcheur et là, devant lui en plein soleil, la fille belle comme une actrice et qui lui demandait de venir. *Dépêche-toi Clyde, laisse-pas passer ta chance...* murmurait-elle.

Il hésita puis il dit « *J'arrive !* » Il partit en courant vers le petit bureau. Elle cria « *Oublie-pas la caisse !* » Quand il revint vers elle, il avait pris son chapeau et sa veste et fourrait des billets dans sa poche. Il monta tandis que la voiture prenait de la vitesse. Il se tourna vers elle ; elle lui sourit. Elle lui serra la main.

« Moi c'est Jean, comme Harlow... Jean Harlow.

VERACRUZ

– Ah ! Moi, c'est Clyde. Comme... Il sourit, sourire d'enfant, hésita... Ben... Comme Clyde.

– Oui, c'est ça... Clyde. Elle souriait en disant ça. »

Elle souriait encore quand elle se concentra sur la route, droite à l'infini devant eux, sourire au coin de la bouche comme le faisait Jean Harlow, et elle répéta comme pour elle-même, à voix basse, *Oui c'est ça... Clyde.*

Ils approchaient de la ville. Neverhope. La plus grande ville du comté, il y avait bien une banque, elle voulait arriver avant midi. À cette heure-là les employés commençaient à fermer, il fallait profiter de ce moment où les choses étaient moins figées.

Sous la banquette il y avait deux colts, un Smith & Wesson et un Browning. Du côté de Clyde, un fusil à pompe Winchester. Tandis qu'ils voyaient au loin la ville se rapprocher, que Clyde lui jetait des coups d'œil rapides, la bouche entrouverte, elle se souvenait de Slim, le seul homme qui ait vraiment compté.

Ils s'arrêtèrent devant la banque, de l'autre côté de la rue. Elle coupa le contact, il n'était pas encore midi, il fallait attendre encore un peu. Elle se cala dans son fauteuil. À ses côtés Clyde regardait tout autour de lui ; elle laissa son esprit dériver... Oui, les Okies, oui, le gars Slim, elle les aimait bien.

Tous et toutes.

À dix-huit ans elle avait quitté sa famille adoptive, des Okies et leur vie de misère. Des familles entières de migrants fuyant les terres inhospitalières de l'Oklahoma et du Texas et toutes se dirigeaient vers la Californie. Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants convergeaient via la Route 66 - la Mère des Routes - vers la terre promise. Un Éden inespéré avec ses champs d'agrumes et son ciel bleu à perte de vue. Tous avaient fui les mauvaises terres et ses blizzards noirs. Pendant des journées, voire des semaines entières, desséchée par le vent et soulevée de la terre, la poussière s'infiltrait partout. Elle recouvrait les

VERACRUZ

fermes et le matériel agricole, les hommes qui survivaient là. Il fallait boucher les portes et les fenêtres avec des couvertures, des planches et même là, dans la lumière étouffée du petit matin, tout était recouvert de cette poussière fine et collante. À l'extérieur le bétail meuglait, abruti de soif et de chaleur. Les vieux et les enfants crevaient de faim - pas ou plus de récolte - juste du pain, du lait et parfois du beurre et c'était bien tout. Les enfants étouffaient sous la poussière. La mère adoptive de Jean avait dû emmener d'urgence le petit dernier chez le médecin à la ville. La mère au volant, Jean était montée dans le camion - un vieux Ford AA - avec l'enfant tout contre elle. Niché dans les bras de Jean, le petit toussait à s'en déchirer les poumons. Sur sa blouse, de gros blocs de poussière arrachés de ses lèvres bleues. Plus d'eau. Le camion durement secoué et roulant au pas parmi les épaisses colonnes de terre noire, devant les yeux mi-clos de l'enfant la mère s'était penchée et avait craché plusieurs fois dans la gorge de son fils. Elle avait ainsi humidifié la poussière et évité que le petit meure en s'étouffant.

Ils fuyaient tous ces mauvaises terres et la dernière image qu'elle conservait de ces familles, c'était elles, ces mères farouches : les Mères Migrantes de la Mother Road. Toutes ces femmes au regard dur rivé sur l'horizon comme une bonne nouvelle qu'on attend plus, leurs mômes agrippés à leurs formes disparues sous les privations. Pourtant, rien ni personne ne semblait pouvoir leur faire baisser les yeux. Même les hommes en noir venus, comme une nuée de crickets, saisir leur maigre récolte pour cause de dettes impayées.

Des Mères Migrantes pour une Mère des Routes porteuse d'espoir.

Ou d'un naufrage annoncé.

Jean avait quitté les Okies quand ils étaient passés par le Missouri. Elle s'était retrouvée serveuse dans un bar et le seul ami qu'elle avait, c'était lui, le Slim et ses rides au coin des yeux quand il lui souriait. Elles lui rappelaient la terre craquelée, la terre des blizzards noirs. Il lui avait appris à pêcher des truites, des carpes, des *catfish blues* comme il le chantait, heureux au bord de la rivière. Même des fois un petit serpent qui nageait en ondulant, il lançait sa ligne dessus pour l'assommer.

VERACRUZ

Quand la pêche ne donnait rien, il prenait sa guitare et jouait le blues, du country, des trucs comme ça. À ses côtés Jean se baignait dans une eau si claire, si fraîche avec une fade odeur d'humidité aux nuances vertes. Quand elle sortait de l'eau Slim rigolait « Hé ! on voit tes fesses mam'zelle, c'est pas bien de la part d'une jeune fille. »

Elle répondait « D'abord j'ai une culotte et ensuite c'est pas bien, pour un monsieur comme toi, de regarder une jeune fille en train de se baigner. » Et Slim rigolait, son pied tapait la cadence, Jean se faisait sécher au soleil, une bouteille d'alcool circulait entre eux et c'étaient de chouettes moments.

Il ne voulait pas qu'elle rentre chez lui, il disait « C'est pas bien pour une jeune fille de rentrer dans la maison d'un célibataire. » Alors ils buvaient leur bière sur la terrasse de Slim et des fois, toute « la famille » les rejoignait. Il y avait là des hommes et des femmes, des enfants. Et tous chantaient le blues. Notamment une, Ma Rainey. Quand la nuit tombait et qu'elle entamait *The sky is crying*, les hommes buvaient leur verre en silence, les femmes et Jean serraient les enfants dans leurs bras et tous se taisaient. Et la voix de Ma Rainey qui saignait...

*Le ciel pleure,
Regarde les larmes tomber sur la ville,
J'ai cherché mon bébé
Et je me suis demandé où il pouvait être,
J'ai eu un mauvais pressentiment,
J'ai eu peur que mon bébé ne puisse plus m'aimer,
J'ai eu un mauvais pressentiment,
Et les larmes ont coulé sur mon nez.*

Portées par le chant de Ma Rainey, ces paroles-là avaient pénétré Jean jusqu'à son âme. Le portrait de Jean Harlow, la blonde platine, s'était alors doucement estompé au loin.

VERACRUZ

Un soir où juste Slim et Elle sur la terrasse, il lui avait parlé de ses deux colts. À voix basse, comme un secret. Elle en avait saisi un ; il était lourd, puissant aussi, quand elle avait tiré avec la première fois, elle avait eu l'impression que le recul lui avait arraché la main. Avec le temps, grâce aux leçons de Slim elle était devenue très douée.

Slim s'était fait prendre, une histoire de femme qu'aurait pas voulu, on l'avait retrouvée morte dans la rivière, noyée. Les hommes en noir avaient livré Slim aux habitants de la ville ; sans autre forme de procès les honorables citoyens l'avaient pendu. C'est à cette époque qu'elle avait commencé à les détester, les hommes en noir, cette horde sauvage porteuse de Lois Iniques.

En douce Jean s'était glissée dans la bicoque de son ami. Sous le lit elle avait trouvé la boîte avec les deux colts. Quand elle était passée devant le frêne dont une branche supportait le corps de Slim, les yeux remplis de larmes elle lui avait montré les armes...

« Je peux les prendre, elles te serviront plus hein ? » Slim allait pourrir sur l'arbre, les yeux bouffés par les corbeaux. Elle avait juré de le venger, lui, un des rares hommes qui l'ait jamais agressée. Parfois Slim et Elles montaient en haut de la colline voir le soleil se coucher. Là, ils regardaient le jour disparaître derrière la rivière, disparaître au-delà d'un monde devenu brutal pour les âmes sœurs qui se sont enfin trouvées.

Elle l'avait vengé au concours du Shot Bird.

Puis elle avait volé une voiture et était partie seule sur les routes.

« À quoi tu penses ? » Elle se secoua, la chaleur c'était vraiment torride. Ils étaient toujours arrêtés devant la banque, de l'autre côté de la rue.

« À rien, j'attendais qu'il soit midi. Maintenant on peut y aller. T'es nerveux ?

– Un peu. Oui. J crois bien.

VERACRUZ

– Ça va bien se passer, te bile pas. Je vais traverser, tu viens te garer devant la banque, tu laisses tourner le moteur et dès que je sors, on s'barre. D'accord ? »

Elle le fixa. Ces grands yeux bleus dans un visage parfait, Clyde eut le souffle coupé. Il secoua la tête, elle lui dit « Allez, fais-moi un sourire. » Il lui sourit, de ce sourire d'enfant qui lui allait si bien. Elle sourit à son tour mais ses yeux restaient durs. Elle traversa la rue. Pas de voiture, peu de monde à cette heure. Elle entra dans le petit établissement.

Clyde passa derrière le volant. Il fit demi-tour, s'arrêta devant la banque, moteur au ralenti. Personne ou presque, tout était calme. Au loin il vit un vieux chien qui traversait la route et rien d'autre, les gens devaient être chez eux, à l'ombre. Il avait envie d'une bière bien fraîche. Il se pencha, fit glisser le fusil à pompe sous son siège. Il se releva, regarda le ciel bleu métallique et le premier coup de feu retentit.

« Non, putain, non ! ... » Un deuxième coup de feu puis un troisième. « Non... Non... » En tremblant il sortit le fusil de sous le siège.

Jean jaillit en plein soleil. Le bras levé à l'horizontale elle tira en direction de la banque. Elle avait ses deux colts à la main. C'est alors que Clyde les vit : les hommes en noir. Lourdemment armés, ils venaient vers eux. Marchant en crabe, ils se déployèrent sur toute la largeur de la rue.

Et ce fut l'enfer.

Les vitres de la voiture explosèrent. Clyde se coucha sur la banquette. Des morceaux de verre pulvérisé jaillirent dans l'habitacle. Il se glissa dehors. Il vit Jean debout dans la lumière. Il eut l'impression qu'un coup de fouet la faisait pivoter sur elle-même. Elle porta une main à sa poitrine. Quand elle la retira, elle fit une grimace en voyant tout ce sang sur ses doigts. Elle leva les mains en direction des hommes en noir, elle fit feu. L'air vibrait de sifflements ténus, des plombs passaient autour d'eux en vrombissant.

Clyde se mit à genoux derrière la voiture. Il s'aperçut qu'il hurlait, depuis le début sans doute. Il vit les hommes en noir tomber un à un,

VERACRUZ

Jean les touchait à chaque fois. Sur la droite, accroupi, un homme les visait, la bouche grande ouverte. Clyde le toucha en plein ventre. L'homme bascula en arrière, ses tripes vomissant sur sa veste noire. Jean fut touchée par un autre coup de fouet. Elle resta là, de dos, comme hébétée de douleur.

Clyde ressentit un coup à l'épaule, puis dans le dos. Il se retourna. Derrière, d'autres hommes venaient vers la voiture, courbés et déchargeant leurs armes.

Jean se remit à tirer aussi vite qu'elle le pouvait. Des hommes tombèrent.

Il y eut un moment d'accalmie, chacun rechargeait ses armes.

« La voiture ! Vite ! » cria Jean. Clyde voulut se relever, ses jambes se dérobaient. Il s'aperçut qu'il était couvert de sang. Un gémissement aux lèvres, il se glissa dans la voiture. Jean grimpa sur le marchepied.

« Vas-y, fonce ! » Clyde appuya sur l'accélérateur. La voiture bondit. Elle se dirigea vers les hommes en noir. Jean se remit à tirer. Les hommes s'écartèrent. Il y eut des coups de feu comme ils passaient devant eux. Il entendit Jean hurler puis rien. Juste la route ouverte face à eux.

Ils roulèrent, sortirent de la ville et Clyde perdit le contrôle de la voiture. Elle glissa dans un fossé juste en dessous d'une petite colline.

« Viens, dit Jean, le visage crispé, livide, viens... » Ils commencèrent à gravir la pente. Au travers des arbres en contre-bas ils virent des voitures s'arrêter, des hommes en noir courir vers eux. Ce fut Clyde qui le premier trébucha. Il s'écroula dans l'herbe, le visage en sang. Jean s'affala à ses côtés. Ils étaient dans une petite clairière. Autour d'eux ils entendaient les hommes qui avançaient dans les bois. Ils les entendaient, en dessous, au-dessus, sur les côtés ; ils étaient encerclés.

« Clyde... Clyde, tu m'entends ? »

Il était allongé sur le ventre, les cheveux sur les yeux, immobile.

« Clyde, parle-moi. Clyde chuchota :

VERACRUZ

– Ouiiii... J'ai mal... Partout. » Jean le prit dans ses bras. Proche de la petite clairière elle entendit un des hommes en noir hurler... « Ne tirez pas... tirez pas encore les gars ! »

« Jean, qu'est-ce que... qu'est-ce qu'on va faire ? » Clyde la regardait, la bouche pleine de sang, les yeux effrayés. Allongée sur le dos, elle le serra plus fort. Il pesait lourd sur ses blessures, elle avait envie de crier tellement elle avait mal mais elle ne bougea pas.

« Clyde, ça va aller, ça va aller, tu vas voir. » Le jeune homme tremblait de peur.

Par-dessus l'épaule de Clyde le regard de Jean se perdit dans le bleu du ciel infini et à ce moment-là, elle ressentit la solitude. La vraie, l'immense et nue solitude. Elle découvrit aussi ce qu'elle avait toujours confusément pressenti, que nulle beauté, nulle jeunesse, ni l'empressement aviné de ses prétendants - des paysans qui dansaient avec elle dans les bals ruraux tout en essayant de la tripoter - rien de tout cela ne remplacerait les bébés. Ceux qu'elle aurait tant voulu avoir. Ceux qu'elle aurait tant aimé voir grandir. Plus rien n'aurait d'importance dans un monde devenu désert. Juste écouter dormir ses bébés autour d'elle dans sa chambre, la nuit, et elle, rassurée, bercée par le souffle tranquille de sa progéniture, l'accomplissement de leurs rêves d'enfant sans peur ni douleur.

Et découvrir alors la femme et la mère qu'elle aurait aimé être.

Jean sursauta sous la douleur qui hurlait maintenant dans son cou. Elle fit glisser la tête de Clyde sur sa poitrine. De sa chemise entrouverte un sein apparut sous le tissu déchiré. La bouche de Clyde se colla à sa peau. D'instinct il trouva l'aréole du sein et la glissa dans sa bouche, entre ses lèvres humides et tremblantes. Il sembla se calmer, les yeux mi-clos. Elle le laissa faire. Sur sa gauche, parmi les buissons un visage venait d'apparaître... Des traits durs et livides, des yeux injectés de sang, un visage mal rasé sans corps en-dessous - un fantôme en suspension. Elle se tourna vers Clyde. Ses doigts frôlant la joue encore imberbe, Jean chuchota :

VERACRUZ

« Dès qu'on sera reposés on va se sortir de là, t'as vu comment je tire... Et on ira à Veracruz comme je t'ai dit. Là-bas je trouverai un boulot de serveuse et on aura une petite maison toute blanche, juste à côté de la Playa Norte. Le soir on ira à la plage regarder le soleil se coucher et on sera bien. Et même si je t'aime pas... vraiment, eh bien on fera l'amour - je sais que tu en as envie - et autant de fois que tu veux, je te jure, et je te tromperai pas, t'auras pas honte de moi, je peux être une femme bien tu sais. »

Clyde ne bougeait plus, sa tête qui pesait lourd, nichée sur sa poitrine, sa bouche désormais entrouverte sur un sein gluant de sang. Autour d'eux les hommes en noir se tenaient immobiles, leurs yeux rouges les observaient en silence et Clyde était mort. Allongée dans l'herbe, les yeux de nouveau perdus dans le bleu du ciel, l'image du *Shot Bird*, Jean voulait s'en souvenir une dernière fois...

Toute sa ville était là autour du champ pétrifié de lumière. Il fallait tirer sur un oiseau en bois à cinquante mètres, il n'y avait qu'un seul gagnant, le premier à toucher l'oiseau.

Et elle l'avait fait, oui elle l'avait fait sous le regard des hommes qui se moquaient, sous le regard des femmes qui la détestaient - pour sa beauté. Quand elle avait touché l'oiseau avec le colt de Slim, tous ceux qui l'avaient pendu s'étaient tus.

Et c'était comme si elle serrait la main de Slim à ce moment-là.

Il y eut des craquements parmi les arbustes. Sur sa gauche un visage puis d'autres visages se rapprochèrent, les traits livides dénués d'expression. Clyde serré sur son ventre, Jean les fixa un à un, surtout celui aux yeux injectés de sang. L'homme en noir la dévisageait, semblait vouloir prendre possession d'elle. Elle s'aperçut qu'elle lui souriait, un rictus de louve qui défend son petit. Malgré toute sa peur il y avait ce besoin qui faisait jour en elle, qu'elle découvrait enfin issu d'un atavisme immémorial : celui de protéger son petit. Le plus faible. Le

VERACRUZ

tueur se pencha sur elle, sa horde sauvage collée à ses flancs. Leurs armes pointées sur Jean, l'homme aux yeux rouges se pencha plus encore. Jean eut un geste brutal envers lui et son sourire devint intense, ses dents écarlates scintillèrent comme des néons à jamais éblouissants face au monde des hommes en noir. Le monde des tueurs. Le monde des Lois Iniques - Le monde des Puissants. Une seconde fois l'homme aux yeux rouges se pencha sur elle, de nouveau elle eut ce sursaut envers son bourreau, tout crocs dehors. Alors ils levèrent leurs armes et les actionnèrent, leurs canons braqués vers elle. Et il y eut cette multitude de lumières éblouissantes, cette fin du monde aux plombs étincelants.

Elle souriait encore quand ils prirent sa vie, encore et toujours.

« Oh ! Slim, si tu voyais ce qu'ils m'ont fait... »

Quand les hommes en noir l'achevèrent, elle était déjà partie, ailleurs, sur les rives du Black Lake. En silence, Slim à ses côtés, elle contemplait les truites, leur dos moucheté. Elles ondulaient dans le courant, elles connaissaient tout des hommes, leurs mystères, leurs secrets.

Elles étaient là depuis longtemps, avant et après, certainement.

Trois jours à perdre

Trois jours à perdre

Jérémy Bérard

L'écriteau accroché à la porte principale indiquait qu'il était inutile d'essayer d'entrer, que ce soit en tirant ou en poussant la porte. La porte ne s'ouvrait pas. Il n'y avait personne dans l'hôtel, ce qui était très rare. Le directeur avait convié tous les clients et tout le personnel à la projection du documentaire sur l'histoire de l'hôtel. Comment l'Hôtel du Cheval Blanc avait été créé, construit, détruit, reconstruit, agrandi. Quels illustres clients il avait accueillis. Combien de dormeurs d'un soir ou d'hôtes de plus longue durée avaient emprunté le vieux bus – toujours le même depuis la création de l'hôtel et seul moyen pour venir depuis la ville – et séjourné ici. Tel était le programme diffusé ce soir dans la salle de cinéma et tous y étaient. Tous avaient parcouru les deux-cent mètres qui séparaient le bâtiment principal de l'hôtel de cette grande salle Art déco. Du plus jeune client, à peine dix ans, au doyen âgé de cent-un ans. Du directeur au jardinier.

Alors, ce soir-là, entre vingt heures cinquante et vingt-deux heures trente, l'hôtel se reposait. Le hall de réception, d'habitude si plein de vie, était silencieux. Personne pour sonner à la cloche dorée, pas de cliquetis d'élévateur motorisé, pas le moindre bourdonnement de la machine à lisser les moustaches ou de sa voisine qui faisait briller les chaussures. Au bar attendant, même la machine à café monumentale faisait une pause et ne crachait plus sa vapeur. Dans les cuisines, tout était comme figé. L'hôtel somnolait, prenait un repos rare et mérité. Quel moment suspendu... plus calme et plus serein même que ces milieux de nuit, disons entre trois heures et cinq heures, quand le réceptionniste était assoupi, mais que quelques insomniaques marchaient encore dans leurs

Trois jours à perdre

quartiers. Là, pas un soupir, pas un bruit, pas âme qui vive. L'hôtel pouvait prendre le temps de contempler ses propres entrailles, sa réception, son bar, ses pièces de repos, ses couloirs, jusqu'aux appartements du directeur. Rien ne bougeait. Et ce bon vieil hôtel jouissait de ce moment, se ressourçait, retenait son souffle, entrait presque en méditation. Tout en sachant très bien que cela prendrait fin dès que quelqu'un franchirait la porte.

Déjà les jacassements des singes dans le parc indiquaient que la projection était terminée et que tout le monde sortait de la salle de cinéma. Ce fut le directeur lui-même qui décrocha l'écriteau, tourna la clé dans la serrure et s'effaça pour laisser passer son plus jeune client, le petit Jean, toujours souriant, qui lança en passant la porte : « Ça fait du bien de rentrer ! ».

Le réceptionniste se glissa prestement derrière son bureau de réception, prêt à répondre aux doléances diverses. Le barman se glissa, lui, derrière son bar, prêt à envoyer les cafés, les petites décoctions de chevet pour ces dames, les petits cognacs pour ces messieurs.

Le directeur se tenait toujours près de la porte, accueillant tous ses chers clients comme s'ils passaient cette porte pour la première fois. C'était le cas pour l'un d'entre eux : Victor Imberbe était arrivé à vingt heures trente et avait à peine eu le temps d'avoir son nom inscrit dans le registre et de déposer son bagage, une élégante mallette de voyage en cuir ainsi que son chat, dans sa pièce de repos, avant d'être convié quelque peu malgré lui à cette projection. Maintenant que cette obligation était passée, il allait pouvoir prendre un verre et découvrir cet hôtel. Après tout, il avait trois jours à perdre ici, avant que le Salon Annuel de la Fédération des Assureurs ne démarre. Victor Imberbe était représentant en assurances pour animaux. Pas n'importe lesquels : ceux qui doivent être assurés pour leur valeur, comme par exemple les chevaux de course de l'ex-Ministre de l'Intérieur – c'était le coup de maître de sa carrière. Il y avait aussi des chiens de race, des félins ayant remporté des concours, et même quelques animaux de cirque. Cet hôtel pourrait peut-être lui rapporter un ou deux clients, qui sait ? Mais il

Trois jours à perdre

n'était pas là pour le travail, c'était une sorte de pause qu'il s'accordait entre deux déplacements dans son agenda chargé. Et comme il était célibataire, sans autre attache que son chat qui l'accompagnait en voyage, à quoi bon voyager plusieurs heures pour regagner son appartement ? Au moins, à l'hôtel, il découvrirait un nouvel environnement dans chaque ville, il mettait les pieds sous la table et n'avait pas de ménage à faire. Il commanda un guignolet kirsch avec glaçons et se dirigea vers un petit plateau sur pieds qui était libre. De là, il avait vue sur tout le hall de l'hôtel. Une dame corpulente était en discussion avec le directeur pour obtenir un coussin de tête plus épais. Les serveurs portaient des plateaux pleins de petites tasses et de petits verres de digestifs. Plusieurs couples étaient assis, d'autres attendaient un élévateur motorisé pour regagner leur pièce de repos.

Victor s'apprêtait à porter son verre à ses lèvres, quand le jeune garçon prénommé Jean, celui qui était entré en premier dans l'hôtel, l'interrompt :

« Excusez-moi, monsieur, est-ce que je peux m'asseoir à votre plateau ? »

Le garçon tenait un verre, il expliqua :

« Monsieur le Directeur m'a autorisé à prendre une limonade, mais il m'a dit que ce n'était pas correct de me promener seul dans l'hôtel à cette heure-ci et il m'a demandé de me mettre à un plateau sur pieds. Et ils sont tous pris.

– Bien, installe-toi. Comment t'appelles-tu ?

– Jean. »

La voix du garçon était assurée, le ton était direct. Victor était surpris. En dehors de sa clientèle, il ne fréquentait presque personne. L'être avec lequel il communiquait le plus était son chat, Noiraud, comme il l'appelait. Noiraud l'accompagnait partout. À cet instant, il devait dormir en boule sur le lit. Victor demanda à Jean :

« Et tes parents, ils veulent bien que tu sortes dans l'hôtel sans eux ?

Trois jours à perdre

– Je n'ai plus de maman, et mon père n'est pas encore venu me chercher.

– Il doit arriver quand ?

– Tout le monde me pose cette question, mais je n'en sais rien. La semaine prochaine peut-être. Ou après.

Quelques secondes passèrent. Jean regardait son verre sans rien dire.

– Tu veux dire que tu es seul dans cet hôtel ?

– Oui. Enfin au début j'étais avec Clara. Clara c'est ma gouvernante. Elle s'est bien occupée de moi, elle a payé l'hôtel et ensuite elle a dit qu'elle était désolée, qu'elle ne pouvait plus travailler sans salaire et elle est partie.

– En te laissant ici ?

– Oui.

– Et qui paye l'hôtel maintenant ?

– Ne vous en faites pas pour ça, mon père a de l'argent et il paiera tout quand il viendra me chercher. Et Monsieur le Directeur a dit que j'étais comme chez moi ici. »

Victor Imberbe n'avait jamais vu d'hôtel comme celui-ci : d'abord interdiction de venir en voiture, on doit prendre un bus, visiblement très ancien quoique très confortable, conduit par un chauffeur en costume gris et gants blancs, puis on vous embarque à une séance de documentaire sans vous demander votre avis, ensuite on vous fait traverser un parc avec des lampes puissantes pour effaroucher on ne sait quels animaux, et maintenant voilà que cet hôtel hébergerait un enfant laissé à lui-même ! Mais il se faisait tard, et Noiraud avait certainement besoin de sortir pour se dégourdir les pattes. Alors Victor laissa le garçon finir sa limonade et il lui suggéra d'aller au lit. Jean se leva, en remerciant poliment, puis se dirigea vers l'escalier tout en souhaitant une bonne nuit à d'autres clients de l'hôtel.

Victor finit son verre, demanda au serveur de le mettre sur son bulletin de comptes et se dirigea à son tour vers sa pièce de repos, située

Trois jours à perdre

au rez-de-chaussée. Il croisa le directeur dans le hall et lui demanda si l'histoire que lui avait raconté le petit Jean était vraie. Le directeur lui répondit que c'était TOUT-A-FAIT vrai, et que l'hôtel ne laisserait pas ce petit sans toit, qu'il n'allait tout de même pas appeler la police qui n'avait JAMAIS eu à venir dans cet établissement, soit dit en passant, et que le père de ce charmant garçon ne le laisserait certainement pas à charge trop longtemps. Et il évoqua à la suite sa responsabilité de Directeur, le prestige de l'établissement, la tradition d'hospitalité et encore la politesse exemplaire de l'enfant... Victor dut interrompre ce flot de paroles en s'excusant et en prenant congé.

Sa pièce de repos, qu'il n'avait guère eu le temps de découvrir, était grande et confortable. Comme il s'y attendait, Noiraud était sur le lit. Victor lui ouvrit un peu la fenêtre afin qu'il puisse satisfaire ses besoins naturels à l'extérieur. Après avoir longuement scruté l'obscurité, Noiraud sortit quelques minutes. De retour, il miaula :

« Tu as été absent longtemps, j'ai cru que j'allais devoir venir te chercher. »

Victor ne répondit pas. La journée avait été longue. Il s'endormit tout habillé sur le lit. Le chat se glissa de nouveau par la fenêtre restée entrebâillée et ne revint qu'au petit matin.

Ce fut peut-être le rayon de soleil qui réveilla Victor. Ou alors le petit air frais qui entra par la fenêtre. En fait, c'étaient probablement les mouvements du chat qui avait entrepris de réaliser sa toilette matinale. Quoi qu'il en soit, Victor se réveilla tout-à-fait et ouvrit sa mallette de voyage pour se préparer à sortir. Noiraud profita de ce moment pendant lequel Victor était devant le bassin à eau pour lui raconter sa nuit. Et surtout une rencontre dans le parc qui aurait pu mal tourner s'il n'y avait eu un arbre à proximité. Lequel arbre lui avait permis de sauter sur un balcon de l'hôtel.

– Qui as-tu rencontré ? lui demanda Victor en passant de la gomina dans ses cheveux.

– Un chien qui sentait mauvais et qui avait les yeux jaunes.

Et sur ce, le chat sauta sur le lit pour s'endormir.

Trois jours à perdre

– Tu ne manges pas ? Moi, j'ai une faim de loup ! lança Victor.

– Laisse-moi des croquettes, je grignoterai dans la journée, je te remercie », dit le chat en baillant.

Victor sortit et se dirigea vers la salle des petits-déjeuners.

« Bonjour, lui dit le réceptionniste, j'espère que vous avez bien dormi. Je tiens à vous dire que votre chat est charmant.

– Mon chat ? Charmant ?

– Oui, Monsieur, il est venu me tenir compagnie hier soir à la réception. »

Victor fronça les sourcils mais ne répondit pas. Il alla jusqu'à la machine à lustrer les chaussures, choisit la brosse noire assortie à ses chaussures de cuir, et passa chacune d'elles dans l'appareil. Ce faisant, il remarqua la machine voisine sur laquelle était dessinée une belle moustache, surmontant l'indication « Lissage minute, élégance et perfection ! » Il plaça le menton et colla son front aux emplacements indiqués et sentit un petit souffle chaud, ainsi que la caresse de deux brosettes, de chaque côté de son visage. Le miroir disposé à côté de la machine lui permit d'apprécier le brillant et la finition parfaite de sa moustache, dont il était plutôt fier. Sans qu'il pût l'expliquer, ce lissage de moustache était comme une touche finale, faisant la différence entre un homme encore un peu endormi, émergeant de sa pièce de repos, et un personnage élégant, alerte, élancé, affûté. Le slogan de la machine était vrai. Il était prêt à entrer sur la scène de sa journée.

« J'aimerais, moi aussi, pouvoir me lisser la moustache. »

Tournant la tête, Victor vit Jean qui s'apprêtait à faire broser ses souliers vernis. Il était bien habillé, comme avec des vêtements du dimanche, et bien coiffé. S'il était livré à lui-même, ce garçon était visiblement soigneux et autonome.

« C'est un peu tôt, reviens dans six ou sept ans, mon petit.

– Est-ce que je peux prendre le petit déjeuner avec vous ? »

Trois jours à perdre

Victor hésita avant de répondre. Il aimait manger seul. Et ce n'était pas dans ses habitudes de se lier avec un inconnu. En même temps, il ne pouvait simplement dire « non », alors il répondit à Jean qu'aujourd'hui ce ne serait pas possible, qu'il était pressé, mais qu'il se ferait un plaisir de partager le petit déjeuner avec lui le lendemain. Jean sembla satisfait de cette proposition et rejoignit un couple qu'il connaissait, apparemment.

Victor se dirigea vers un plateau sur pieds dressé pour une personne, et on lui apporta bientôt du thé, des *graillettes* et des œufs brouillés. Victor avait grande faim et il fit honneur au repas. Tournant la tête, il vit Jean un peu plus loin qui lui souriait. Il lui adressa un signe de tête avant de se lever et de sortir.

Un passage dans sa pièce de repos lui permit de voir que le lit avait été fait et que Noiraud dormait toujours. Il prit quelques affaires et s'apprêta à partir quand Noiraud, tout en s'étirant, lui demanda :

« Peux-tu me laisser la fenêtre entrouverte ? Et as-tu parlé avec le jeune garçon du deuxième étage ?

– Oui et non. Il m'a abordé mais on n'a pas vraiment échangé. Pourquoi ?

– Quelque chose me dit que tu devrais discuter avec lui. Je suis allé voir le réceptionniste hier soir et j'en ai appris beaucoup sur cet hôtel et ses clients.

– Vraiment ?

– Oui... tu as une belle moustache aujourd'hui.

– Toi aussi Noiraud, bonne journée !

– Je t'ai déjà dit de ne pas m'appeler comme ça ! »

Mais Victor avait quitté la pièce.

Victor fut absent jusqu'au soir, et Noiraud attendit l'après-midi, au plus chaud de la journée, pour faire un tour dans le parc, tous ses sens aux aguets pour ne pas faire de mauvaise rencontre. Puis il rejoignit le salon, où il s'installa sur un canapé confortable, écoutant toutes les

Trois jours à perdre

conversations et tolérant, puisque les humains ne pouvaient pas s'en empêcher, quelques caresses et compliments. Quand Victor revint le soir, il avait déjà pris son repas, en ville. La soirée passa avec un guignolet kirsch puis un *papier-nouvelles* au salon. Pas de trace du petit Jean ce soir. Il n'y avait d'ailleurs pas grand monde dans l'hôtel. Un serveur lui apprit qu'il y avait une séance de cinéma en cours, un western. Victor était mieux au salon, il n'aimait pas les westerns. Quand il rejoignit sa pièce de repos, Noiraud était sorti. Il laissa donc la fenêtre entrouverte afin que le chat puisse rentrer, et s'endormit.

Noiraud de son côté était au cinéma, sur les genoux de Jean. Il se demandait comment on pouvait regarder un film dans ces conditions. Les deux personnes assises derrière eux discutaient sans cesse, tandis qu'une dame âgée, un peu sur la gauche, lançait régulièrement des « chut » sifflants et sonores pour les faire taire. Une autre personne un peu plus bas fouillait sans retenue dans sa boîte de grains de maïs éclatés, puis les mâchonnait bruyamment. Mais Noiraud était installé confortablement, il se surprit même à ronronner. Lorsque le générique de fin défila sur l'écran et que les lumières furent rallumées, Noiraud quitta les genoux de Jean et se faufila dehors pour regagner l'hôtel. Il prit bien soin d'avoir toujours un arbre à sa portée, pour y grimper au cas où ce chien affreux apparaîtrait de nouveau. Mais il n'en fut rien. Le bruit du groupe de personnes marchant dans le parc, escorté par les lampes des employés de l'hôtel, gardait la bête éloignée. Le chat eut seulement à subir quelques railleries des singes, qui ne perdaient pas une occasion de faire des commentaires déplacés dans leur langue criarde. Un passage rapide dans la pièce de repos qu'il partageait avec Victor permit à Noiraud de manger un peu. Victor était endormi et ne s'aperçut pas de la présence du chat. Celui-ci avait toute la nuit devant lui pour explorer l'hôtel.

Le lendemain matin, Victor se retrouva dans le hall, face à la machine à lisser les moustaches. Il se demanda comment il allait faire pour se passer de ce luxe, quand il aurait quitté l'hôtel. Certes, il se lisserait la moustache seul et manuellement, mais le résultat ne serait jamais aussi beau, aussi parfait. Il se plaça consciencieusement en position, et à

Trois jours à perdre

nouveau le petit souffle et les petites brochettes le transformèrent en un homme sûr de lui et de sa moustache.

« Bonjour, dit Jean qui avait certainement guetté son arrivée. Nous déjeunons ensemble aujourd'hui. »

Victor était bien obligé de composer avec cette compagnie ce matin. Ils s'installèrent donc et débutèrent le repas dans un silence un peu gêné. Victor se concentrait sur la nourriture, excellente d'ailleurs.

« On peut dire que vous avez bon appétit ! lança Jean quand Victor eut fini sa première assiette.

– Oui, on me le dit souvent.

– Moi, je mâche lentement, comme ma maman me l'a appris.

Son regard s'assombrit.

– Tu as l'air d'un garçon soigneux et bien élevé.

– Merci.

– Ce n'est pas trop dur pour toi, d'attendre ton père sans savoir quand il va venir ?

– Non. Monsieur le Directeur est aux petits soins avec moi, il envoie une dame tous les matins pour faire mon lit, s'occuper de mes habits et me coiffer. Il a aussi demandé à Madame Pinson, la dame qui est assise là-bas, qui est une maîtresse d'école à la retraite, de me faire des leçons et des devoirs.

– Mais, ça te plaît, de vivre à l'hôtel ? Je veux dire, tu ne manques de rien apparemment, mais tu dois t'ennuyer ?

– Oui

Jean regardait fixement son assiette et lâcha :

– Et je ne sais pas si mon père va vraiment venir...

– Quand vous êtes-vous parlé pour la dernière fois ?

– Jamais. »

Cette réponse laissa Victor sans voix pendant quelques instants. Jean continuait à regarder son assiette. Puis il leva les yeux vers Victor, et lui demanda :

Trois jours à perdre

« Pouvez-vous garder un secret ? Votre chat m'a dit que je devais vous faire confiance.

– Mon chat ? Tu connais Noiraud ?

– Oui. Enfin il ne m'a pas dit son nom. Mais il a miaulé à ma porte vers minuit. Je ne dormais pas. Alors je l'ai fait entrer. Il était très gentil. Nous avons bavardé un moment. Il m'a dit qu'il fallait que j'arrête de me mentir à moi-même et aux autres. Et qu'il fallait que je vous parle. Ensuite il a demandé à sortir par la fenêtre ; alors je lui ai dit de faire bien attention aux singes dans le parc et surtout au lycan. C'est comme un grand chien qui fait peur. J'espère que votre chat n'a pas été imprudent ? »

Victor le rassura sur ce point. Avec des mots simples, il l'encouragea à lui révéler le secret qu'il avait évoqué. Jean attendit que le serveur se fut éloigné pour se pencher légèrement sur la table et raconter son histoire :

« C'est Clara, ma gouvernante qui a eu l'idée de faire croire au directeur que mon père allait venir me chercher et tout payer. Mais la vérité, c'est que mon père a disparu quand j'étais petit. Après, ma mère a été malade et est morte à l'hôpital. Comme nous n'avions pas d'autre famille, elle avait laissé des instructions à Monsieur le Notaire et à Clara. Et de l'argent pour s'occuper de moi, jusqu'à mes dix-huit ans. Mais Clara m'a dit que Monsieur le Notaire était véreux. C'est une sorte de maladie qui fait des trous dans la peau, je crois. Enfin, ce doit être grave, parce qu'il a dépensé tout l'argent pour se soigner, et on n'a pas pu garder l'appartement. J'ai juste ma mallette de voyage avec mes habits, mes livres et quelques jeux, là-haut dans ma pièce de repos. Alors tant qu'on veut bien s'occuper de moi ici, je reste. Vous ne direz rien au Directeur, monsieur, s'il vous plaît ? »

Victor ne répondit pas tout de suite. Il commanda un café. Il était témoin d'une situation particulière. Non, pas seulement témoin, il était impliqué maintenant. Il ne pouvait pas juste écouter cette histoire et passer à autre chose avec un sourire poli. Ce garçon attendait une réponse. Victor réfléchissait. Il était dans le même état que lorsqu'un

Trois jours à perdre

client lui demandait conseil sur la meilleure formule d'assurance, pesant le pour et le contre, cherchant à répondre au client tout en évaluant les risques et les profits potentiels. Et, comme souvent dans ce genre de situation, il dit :

« Je vais me renseigner sur la question, étudier ce qui est possible, et je te ferai savoir mon conseil.

– Mais vous ne direz rien au Directeur ?

– Non rassure-toi, je ne lui dirai rien. Mais tu dois réaliser que la vie de client d'hôtel ne peut pas durer éternellement, que ce cher Directeur, même s'il est gentil et ne veut pas d'histoire dans son hôtel, va commencer à se poser des questions.

– Oui. Votre chat m'a dit exactement la même chose.

– Noiraud est un chat intelligent. Bien, tu vas passer ta journée exactement comme d'habitude, et nous reparlerons de tout cela ce soir. Après tout, rien ne presse. »

Après le petit déjeuner, Victor fit un grand tour à pied autour de l'hôtel. Le parc était agréable, boisé par endroits. Il y avait même un étang. Des jardiniers s'affairaient ici et là. Un bâtiment situé à l'écart était surmonté d'un écriteau qui indiquait « gymnase ». Victor n'était pas en tenue de sport (il n'en avait pas apporté d'ailleurs) et il n'avait pas l'intention de se dépenser ici. Il poursuivit sa déambulation dans le parc. Cet endroit était idéal pour un séjour. Il prit le repas de midi au restaurant de l'hôtel, puis s'autorisa une longue sieste à côté de Noiraud. Victor était donc très détendu quand il se présenta au restaurant pour le repas du soir.

Jean mangeait ce soir-là avec une dame habituée de l'hôtel, qui lui avait appris le jeu de trictrac. Il pouvait passer des heures à jouer avec elle au salon. À la fin du repas, Victor et Jean se retrouvèrent avec un verre, respectivement de guignolet kirsch et de limonade. Ils se racontèrent leur journée. Victor se surprenait lui-même à échanger aussi facilement avec quelqu'un sur des sujets autres que des contrats d'assurance. Victor assura à Jean qu'il n'avait rien révélé au Directeur, et qu'il réfléchissait toujours au meilleur moyen de faire évoluer la

Trois jours à perdre

situation. Puis ils se souhaitèrent une bonne nuit et regagnèrent leurs pièces de repos.

Comme à son habitude, Noiraud avait dormi toute la journée et s'apprêtait à sortir.

« Tu vas sortir cette nuit ? lui demanda Victor.

– Bien sûr. Je ne vais pas passer ma vie dans cette pièce, il faut bien que je voie du monde.

– Tu as dû en voir du monde ici, car on me parle beaucoup de toi. En bien, évidemment.

– Évidemment... J'aime beaucoup discuter avec le petit Jean en particulier.

– Oui, moi aussi. »

Noiraud regarda Victor avec un air mi-surpris, mi-amusé. Il lui souhaita « Bonne nuit » et s'éclipça par la fenêtre.

L'air était frais dans le parc. Noiraud avançait prudemment, restant à proximité des arbres ou autres installations qui permettaient de grimper en cas de besoin. Il fut bientôt alerté par un effluve qu'il avait appris à reconnaître ces derniers jours. Il commença à rebrousser chemin quand deux singes se dressèrent devant lui, le forçant à faire volte-face. À ce moment-là, le lycaon bondit devant lui, ses deux oreilles rondes dressées, ses yeux jaunes le fixant intensément. Le chat, instinctivement, hérissa tous ses poils et fit le dos rond.

« Du calme, mon ami, dit le lycaon.

– « Ami » ? siffla le chat.

– Oui, je ne te veux aucun mal. Je ne mange que les croquettes poulet-carottes que me donne Monsieur le Directeur. Je ne mange donc pas les chats, rassure-toi.

– Que me veux-tu ?

Trois jours à perdre

– Simplement, faire connaissance. Ce n'est pas tous les jours que nous avons un nouveau pensionnaire à quatre pattes ici. Tu as l'air sympathique, et proche des humains. Dis-moi, j'aimerais beaucoup savoir... comment est-ce à l'intérieur de l'hôtel ? »

Deux ans plus tard.

Jean se leva et frappa à la porte qui communiquait avec la pièce de repos voisine. « Entre », lui répondit Victor qui était habillé et prêt à partir travailler. Noiraud était déjà sur le lit, prêt lui, à passer sa journée à dormir. Parfois, il empruntait la chatière aménagée spécialement pour lui dans la porte de communication, pour aller dormir sur le lit de Jean.

« Tu n'es pas encore habillé ? lança Noiraud à Jean. Je te rappelle que tu as cours dans une demi-heure !

– Oui, ne t'inquiète pas : quinze minutes pour m'habiller et quinze minutes pour déjeuner, je suis dans les temps !

Noiraud leva les yeux au ciel et se mit en boule.

– Je t'attends, nous descendrons ensemble pour le petit-déjeuner, proposa Victor. »

Dans le hall de l'hôtel, le réceptionniste les salua cordialement. Jean regarda avec admiration les petites brochettes qui lissaient les belles moustaches de Victor.

« Tu es encore trop jeune, sois patient ! lui lança Victor avec un clin d'œil. »

L'exploratrice
Corinne Curt

Je glisse de pierre en pierre vers la crevasse qui, je l'espère, me conduira à une réserve d'eau enfouie sous terre, bien à l'abri. Je ne sais combien de temps durera mon expédition. Il règne une véritable fournaise le long de cette paroi, je me hâte, comme je peux, pour ne pas totalement me déshydrater. J'essaie tant bien que mal de m'abriter à l'ombre de quelques maigres acacias. Peut-être vais-je profiter de l'orage qui s'annonce ? Un nuage lâche effectivement quelques larmes comme arrachées de force : la plupart n'atteignent même pas le sol, redevenant immédiatement vapeur et grossissant des nuages pour, à nouveau, tel le supplice de Sisyphe, laisser croire à la terre qu'elle sera enfin abreuvée, lavée, purifiée, alors qu'il n'en est rien. Ce cycle se poursuit inlassablement tandis que les terres avides attendent assoiffées, prêtes à recevoir toute offrande du ciel. C'est une véritable torture pour la Terre, mère de tant d'êtres vivants, que voir cette eau s'approcher puis disparaître et ne pouvoir désaltérer sa progéniture. Le ciel semble devenu sadique mais c'est à son corps défendant car lui aussi subit l'usage trop intensif qui a été fait de l'eau : il ne peut plus comme avant laisser éclater ses colères légendaires, avec moult grondements et éclairs puis montrer son apaisement en offrant, repentant, un magnifique arc-en-ciel multicolore. Tel de la cendre, il est dorénavant blanc, totalement éteint, inerte. Miraculeusement, quelques gouttes ont touché la surface cette fois mais ce trésor est bien maigre.

À bout de forces après mon périple depuis le haut de la falaise, j'observe un instant le phénomène avant de me remettre en route : je suis totalement concentrée sur ma mission, découvrir une nappe phréatique dans les profondeurs de la terre et m'y plonger avec grand bonheur. Plus

L'exploratrice

que quelques mètres et bientôt j'apercevrai la crevasse repérée lors d'un de mes précédents passages dans le coin, il y a une éternité me semble-t-il. Derrière un arbuste totalement sec, squelette végétal qui lève ses anciennes branches au ciel pour l'implorer ou peut-être plutôt le maudire, je remarque deux grands yeux qui me fixent. La zone est déserte et n'est pas sûre. Des prédateurs rodent et pourraient bien vite mettre fin à mon exploration si je n'atteins pas rapidement l'entrée vers le ventre de la terre. Je poursuis mon avancée, tandis que l'animal se rapproche de plus en plus. Je perçois le sol qui vibre à son approche. Il ne veut pas me rater. Il sait qu'il risque de se retrouver le bec dans l'eau. Enfin je trouve la fissure étroite qui lézarde la paroi rocheuse, je franchis ses lèvres et m'enfonce au plus vite sous la surface. Il était temps, une patte velue tente de m'attraper et réussit à me frôler. J'ai failli me liquéfier de peur. Par chance, l'étréitesse du conduit m'a sauvée : la bête, trop grosse, ne peut m'y suivre. Je suis dans une petite cavité, bouche d'entrée de ma destination.

Une fois remise de mes émotions, je débute mon exploration. J'espère que je ne ferai pas de nouvelles mauvaises rencontres avant d'achever mon aventure. Je dois rester sur mes gardes. La voie n'est pas large. Je chemine lentement, je n'ai pas le choix. Je me laisse peu à peu glisser précautionneusement le long d'une roche blanche, douce car patinée par de nombreux anciens passages. Je descends petit à petit, la pente est faible. La température baisse légèrement, l'air est un peu plus respirable. Combien de temps ai-je progressé ainsi ? Des secondes, des minutes, des heures ? Je ne le sais. Plongée dans une espèce de torpeur, je rampe progressivement vers le plus profond de la terre. Ce conduit semble ne jamais vouloir se terminer. Je suis sereine, le lieu est paisible, sans bruit.

Soudain, le boyau s'élargit un peu, je sens l'inclinaison s'accroître puis tellement que je me mets à dévaler la pente de plus en plus vite. C'est une impression un peu grisante comme sur un manège de fête foraine ! Mais en dérapant, je me retrouve brusquement à l'air libre dans une grande salle. J'ai heureusement le réflexe de me coller à la paroi qui descend à pic. Je suis en haut d'une magnifique colonne blanche. Il s'en est fallu de peu que je me retrouve dix mètres plus bas. Je me serais

L'exploratrice

littéralement retrouvée brisée en mille morceaux et mon voyage se serait terminé ici sans que je puisse achever ma quête. Je prends mon temps et descends prudemment le long du pilier constitué de nombreuses petites stalactites et stalagmites qui ont fini par s'unir les unes aux autres. Ces différentes formations me permettent de prendre des appuis pour une progression en toute sécurité. Je parviens sur le sol. Je suis étonnée d'y voir clair mais je me rends compte que la grotte possède une brèche béante qui donne sur la mer. Je suis encore plus surprise de trouver un lac immense mais celui-ci est salé, alimenté par les vagues qui pénètrent via la grande ouverture. Je n'ai pas encore rempli ma mission, cela aurait été trop facile !

J'avance dans la salle, véritable enchantement de par la profusion et la variété de forme et de couleur des colonnes qu'elle accueille. Au fond, trône majestueusement un orgue immense duquel pourraient résonner des notes cristallines comme l'eau qui a permis sa formation il y a très longtemps. Ses tuyaux de différentes tailles devraient permettre de composer des symphonies inoubliables. Je m'arrache à cette contemplation et poursuis mon chemin, sûre de trouver de nouvelles merveilles dans la suite de mon périple. Je découvre ainsi une petite plage d'un sable blanc et fin, très attirante. Les vagues clapotent délicatement à leur rencontre avec le sable, le son est aussi tentateur que le chant des sirènes. Je dois me raisonner pour ne pas céder à l'envie de me perdre dans ce lac salé. Il serait si facile de s'y abandonner plutôt que de plonger vers l'inconnu.

Je continue donc mon cheminement, restant concentrée, pour que ma quête ne soit pas au final un coup d'épée dans l'eau. Je traverse sereinement maints espaces de tailles différentes. De fines excentriques à l'allure si imprévisible s'exposent gracieusement au plafond de certaines cavités. Il fait de plus en plus sombre au fur et à mesure que je m'enfonce dans les boyaux de ce labyrinthe, j'espère ne pas tourner en rond et me perdre à jamais dans ce dédale.

Je ne sais combien de temps a duré mon voyage. Je distingue un léger frémissement au loin. Je touche au but, il était temps. Je rampe encore quelques centimètres sur le sol heureusement en pente : il semble

L'exploratrice

comprendre et faciliter mes derniers efforts. Je puise dans mes dernières forces. J'espère amener assez d'eau au moulin, ou plutôt à la nappe, pour réaliser ma mission. Enfin au bout de mon périple, je m'allonge au bord de la cuvette : mes sœurs, mes cousines, mes amies sont là, comme en dormance, pressées les unes contre les autres. Avec soulagement, je me laisse doucement couler dans cette piscine. Je nage dans le bonheur. Et je suis la goutte d'eau qui fait déborder la nappe. Je sens un léger remous puis un mouvement plus fort : le bassin peut enfin ressortir de son lit et déborder dans celui au-dessous qui en fait lui-même autant. Le flux se propage de réservoir en réservoir. La cascade se remet à fonctionner et nous remontons bien vite à la surface sous l'effet d'une énergie retrouvée.

Je suis l'une des premières à sortir. Le trajet de retour a été beaucoup plus rapide que celui de l'aller ! Parvenue à l'air libre, telle une éclairieuse, j'ouvre et trace la voie à mes congénères qui émergeront plus tard et emprunteront ce même parcours. Mes voisines et moi pétillons toutes de joie à l'idée de savoir que la source coule à nouveau. Au passage, sans rancune, j'éclabousse la sauterelle qui avait voulu m'attraper pour se désaltérer. Elle s'envole sans demander son reste et va, je l'espère, annoncer la bonne nouvelle alentour.

Songe de sang...

Songe de sang...
Clotilde Hérault

Nous sommes des coffrets, des coffrets à trésors.

Magiques inhumains, nous pouvons, au besoin, soulever le voile charmant de nos rêves pour leur prêter corps.

Tout cela s'emboîte et se range, sage, dans le coffret de nos souvenirs.

Et c'est ainsi qu'elle se revoit, belle au château des songes, dans cette chambre aux murs de pierres façonnées. Des arches liserées de lierre en intaille grimpent vers un plafond deviné, là-haut, tout là-haut. Crevant l'alignement des murs, de hautes fenêtres en ogive découpent le ciel de plomb en vitraux comme en ont les églises.

Et elle soupire...

Postée à l'orée du somptueux tapis tout chamarré de fleurs, à sa lisière d'or pâle confondue à l'argent, elle attend.

S'asseoir sur le fauteuil à ample dossier, poser ses mains aux accoudoirs si doux, élever ses pieds jusqu'au petit tabouret fait exprès, et fermer les yeux, elle en rêve.

Agripper ensuite la poignée de l'ombrelle magique, tourner d'un seul élan la boussole marquée et attendre que le sort décide...

S'embarquer ainsi dans cette aventure, souhaitée mais redoutée, est un pari osé. Alors, elle attend un signe, un envol, un mouvement.

Songe de sang...

Elle soupire...

Où va-t-elle atterrir ?

Aux oubliettes ?

Dans ce tombeau obscur aux terreurs avalées ?

Dans ce trou au sol meuble, terreau de tant de pleurs, scarifié de blessures qui jamais ne se ferment.

Entre ces murs suintant de mille vies enfuies.

Elle trouverait sûrement un éclat d'écarlate, un os nacré, une dent de corail. Un signe quoi !

Où va-t-elle atterrir ?

Dans la salle des gardes aux bruyantes injures, là où la mort se rit de l'âge des combattants ?

Dans l'acier des armures posées sur le regain, là où courent les rats des villes et même ceux des champs ?

Dans les chopes d'étain aux estocs coups de poing postillonnant l'or pâle ou le vin rouge sang ?

Sous l'écu blasonné d'un chevalier repu, rotant l'acide jus du gibier ingéré ?

Derrière les grilles des geôles côtoyant ces ripailles, où des fous enchaînés reluquent un bout de ciel barbouillé de saint sale ?

Elle trouvera bien là, matière à mordiller...

Elle soupire...

Elle a envie...

Et si, faisant fi de ses noires pensées, le sort la déposait dans le parc du château !

Songe de sang...

Là où les eaux paressent entre les nénuphars, embarquant dans leur cours des algues échevelées. Là où les eaux courantes, affolantes affolées, sautent de pierres en pierres en courses effrénées. Elle y verrait les fées se mirant dans les flots, posant sur leurs cheveux des diadèmes diaprés. Elle y verrait la vie, au grand soleil du jour, posant sur les humains ses divines couleurs.

Et des arbres en forêt et des fleurs à foison.

Et les martins-pêcheurs en habit électrique frôlant l'onde mouvante de leur vêtue marbrée.

Et les statues de marbre que l'on dirait vivantes n'attendant que la nuit pour se mouvoir enfin...

Et l'herbe verte et grasse où vivent mille êtres dont le sang lui ferait un chouette apéritif...

Elle sourit.

L'idée de commencer par le menu peuple des herbes lui donne de l'entrain.

Et si ? Et si ?

Et si elle « tombe » aux cuisines ?

Cela bouillonne de tant de vies à déguster.

D'accortes cuisinières à la peau de lait frais, plongeant leurs bras dodus dans de la pâte à pain...

De mignons p'tits mitrons, au nez blanc de farine, portant sur leur dos frêle, des perches enfilées de pigeons à plumer ou de cailles à vider.

De surnois braconniers cachant sous leur *mantel* des truites rutilantes ou des brochets dentus. Ceux-là sont bien en chair car nourris de *braconne*, ils profitent en premier des « fruits » de leurs larcins.

Palsambleu, gras à souhait, c'est un fait.

Songe de sang...

Elle soupire...

Et si elle atterrit dans le boudoir ? Là où se murmurent les secrets des amants ; là où la belle se repoudre de riz parfumé, mouche au coin de la bouche ; là où le taquin coquin lui souffle à l'oreille qu'elle a de fort jolie, moultes taquineries qui agacent les sangs ? Et les rires perlés, et les coups d'éventail, et les menus petons découverts par la robe quand la jolie défaille, pour de faux, pour de vrai, qui le sait ?

Elle rosit, elle a envie...

Et si elle « tombe » dans la salle de bal ?

Sous les hauts chandeliers tout parés de pampilles ?

Devant les girandoles chantournées à l'or fin, posées sur le manteau sanglant des cheminées sculptées au marbre de Vérone.

Là-haut, le plafond à caisson abrite un monde d'angelots dodus, de nymphettes potelées poursuivies par des *Pan* aux pieds fourchus et à la barbiche pointue.

En sorte de menu...

Sur le parquet luisant, tout un monde s'agite.

Et les mollets cambrés et les tailles menues, et les mains virevoltent et les cous ploient en chœur.

Dentelles et rubans, perruques et fleurs de nacre, perles et diamants...

Sur des êtres qui dansent, cela brille et chatoie...

Sur ces êtres de chair... et de sang...

Elle soupire, pose un orteil sur le tapis, puis deux, puis tous.

Puis le pied en entier, et l'autre...

Pas menus, hésitants, comme une biche aux abois, elle louvoie.

Songe de sang...

Le fauteuil, elle s'y pose, commodément, hisse ses plantes de pieds sur le tabouret fait exprès, cale son dos, ses mains en appui...

Elle soupire, sourit, rosit...

Sa dextre se lève, agrippe la poignée de l'ombrelle magique, sa senestre fait tourner la boussole marquée...

Elle sourit de toutes ses dents...

Vampirella sera....

Là...

Où son évasion la portera.

Les invisibles

Alain Parodi

Elles sont toutes là, regroupées en cercle, osant à peine se regarder. Pour une fois, elles n'ont pas les enfants dans les pattes, elles n'ont pas à penser à ce qu'elles vont bien pouvoir préparer pour le prochain repas ; parce que les repas, c'est bien pour tout le monde, on se retrouve réunis autour de la table, on a faim, on parle ou on se tait, on communique ou pas, on étale ses petits problèmes ou on les cache en aspirant ses spaghettis, on demande le sel, on se ressert... et on oublie qu'il y en a une qui s'est cassé la tête pour savoir quoi cuisiner en évitant autant que faire se peut le monotone, le facile et le prêt à digérer.

Oui, elles sont toutes là, dans le cercle de leur cohabitation improbable ; elles n'ont pas eu à faire à manger, elles n'ont pas dû s'attaquer à la montagne de linge à laver et repasser, elles n'ont pas lavé la vaisselle, pas fait le ménage, elles n'ont pas récuré la cuvette des toilettes à la place de ceux qui devraient penser à le faire.

Elles sont là où elles ne pensaient jamais pouvoir se trouver. Assises, les mains là où elles peuvent les poser. Bras croisés ou bras ballants, une légère appréhension les fait transpirer sous les aisselles. Leurs mains autour du cou tentent d'arrêter les confidences qu'elles s'interdisent depuis longtemps, depuis toujours parfois. Mains nouées entre les cuisses comme si devaient s'échapper de leur triangle intime les secrets les plus inavouables. Mains dans le dos, sur les hanches, mains dont elles ne savent pas quoi faire alors que la plupart du temps elles les agitent dans tous les sens pour satisfaire les uns et les autres, avec adresse souvent, talent parfois, lassitude presque toujours.

Les invisibles

Il y a celles qui culpabilisent parce que ce n'est quand même pas normal de laisser les autres s'occuper de ses propres enfants pendant que... pendant que quoi d'ailleurs ? Pendant qu'on ne fait rien, qu'on papote.

Il y a celles qui sourient et portent haut leur regard, fières d'avoir osé et qui se rendent compte que finalement, se laisser aller, se laisser faire c'est simple comme tout.

Il y a celles qui se taisent, les yeux rivés sur le plancher, et qui conservent ainsi intact le mystère de leurs pensées.

Les enfants, aujourd'hui, sont de sortie avec les moniteurs. Randonnée sur la côte conclue par un bain de mer. Ils rentreront avec du sable plein les chaussures et des étoiles dans les yeux, ils iront prendre leur douche sans qu'elles aient à le leur répéter dix fois. Pour une fois, elles ont autre chose à faire, c'est-à-dire rien, un rien qui n'a rien à voir avec le néant, un rien rempli de plaisirs, un rien aussi intense que la tyrannie du quotidien. Les gamins s'installeront ensuite dans le réfectoire qu'elles ont décoré, la veille. Des guirlandes jaunes, bleues, rouges, vertes valsent sous le plafond. Des papillons de papier dansent suspendus à des fils de nylon. Les enfants poseront leur regard incrédule sur de grandes feuilles punaisées sur les murs, sur lesquelles elles ont dessiné, peint et écrit ce qui leur passait par la tête. « *Des fois, je rêve que je suis une hirondelle, que je pars au Maroc l'hiver pour ne revenir dans mon HLM qu'au printemps.* » « *J'ai peint un chat parce que j'aime les chats* ». Parmi les gosses, certains savent pertinemment que leur mère cache un talent qu'elle n'a jamais le temps de faire prospérer. D'autres découvrent qu'ils vivent sans le savoir auprès d'une artiste qui ignore elle-même qu'elle l'est. Les enfants se mettront à table tout en jetant un œil vers la petite salle du fond où leurs mères prennent leur repas entre elles, servies, choyées ; ils les entendront discuter, rire, se toucher pendant que le personnel de service s'occupe de tout et insiste pour qu'elles restent assises parce qu'elles n'ont pas à se lever pour servir, débarrasser la table et ranger la vaisselle sale dans le lave-vaisselle. Elles sont comme ça, faut toujours qu'elles prennent les devants, persuadées qu'elles agissent *pour* les leurs alors que bien souvent elles se remuent à

Les invisibles

la place des leurs qui pourraient prendre leur part, se bouger un peu les fesses et sortir de leur zone de confort. Certains gamins, incrédules, se demanderont si ce sont bien leurs mères qui rient et jacassent ainsi ; ils les trouvent changées, plus jeunes, plus belles aussi, reposées, joyeuses, détendues, avec un soupçon d'insouciance dans le regard. Furent-elles, elles aussi, des fillettes turbulentes puis des jeunes filles vaporeuses ? Ou bien sont-elles depuis toujours telles qu'ils les connaissent, soucieuses, nerveuses et fatiguées.

Dehors, tout est calme. Dans la salle où les femmes se sont réunies, seul le souffle du ventilateur se fait entendre. Les animatrices leur ont proposé de se réunir une petite heure avant le dîner, avant le retour des enfants. Pour parler, se révéler, se découvrir et dénuder leur cœur.

Elles se nomment Paola, Yvonne, Marie, Rachida, Aminata, Carlotta, Chimamanda, Paulette, Ludmila, Fatou, Donna, Fatima, Jeanine. Un planisphère sans frontières, sans races ni nationalités. A elles seules, elles incarnent tous les continents. Et possèdent une seule identité : femmes seules avec enfants, un statut qui leur colle à la peau et aux basques en même temps. Elles occupent les emplois que d'autres ont le luxe de pouvoir refuser ou quittent très vite pour un sort plus enviable. Caissières de supermarché aux horaires variables et au salaire invariable. « *Comment tu fais pour surveiller tes gamins quand t'es seule et que tu fermes ta caisse à 22h ?* » dit Paulette, pas pour excuser les conneries de son aîné qui a ruiné l'abribus avec ses copains aussi crétins que lui, mais juste pour répondre à l'adjoint au maire qui, lors de la réunion de quartier, a fait la leçon « *aux parents qui ne jouent pas leur rôle de parents.* » « *T'as qu'à lui confier ton gamin pendant quinze jours et ta caisse en même temps, on verra comment il se débrouille puisqu'il est si malin* » rétorque Rachida qui n'a pas sa langue dans sa poche. Femmes de ménage qui nettoient les bureaux, les commerces ou les trains, vident les poubelles, récurent, balaient ailleurs que chez elle, ça change, ce n'est pas pareil ; et qui ne croisent jamais personne dans ces wagons, ces bureaux et ces commerces déserts. Aides-soignantes, aides à domicile, aide-ménagères, aides à cela, aides à ceci. Ex-salariées en réinsertion, chômeuses en voie d'exclusion. L'armée de l'ombre des dernières de

Les invisibles

cordée. Les fées invisibles de la salubrité publique et de la solidarité nationale. Les indispensables en période de peste quand le pays craint pour sa survie... et qu'on oublie vite fait quand tout rentre dans l'ordre.

Depuis trois jours, enfin, on s'occupe d'elles, on leur permet de souffler, au frais. Face à la montagne. Pas trop haute pour ne pas impressionner, verte et boisée. Des effluves de résine viennent mourir sous leurs fenêtres, comme une vague viendrait lécher la plage. La plupart ne sont jamais allé à la montagne. Elles découvrent, stupéfaites, que c'est plus haut que sur les photos du poster qui décore l'entrée de leur appartement. Sur le côté, les terrains de jeux, verts aussi, avec un parfum d'herbe fraîchement fauchée. Et sur la droite, la piscine, d'un bleu si bleu qu'on dirait les volets et les portes des maisons de Tunis et Djerba. Elles ont peur de la piscine. Quelques-unes pensent savoir nager, leurs frères les jetaient à l'eau, il fallait bien se débrouiller, mais ça fait si longtemps qu'elles n'ont pas vu la mer ou une rivière. Les autres n'ont jamais su... ou alors elles ont oublié. Et puis, se mettre en maillot, avec la cellulite sur les cuisses, les seins qui ont perdu leur tenue, la ceinture de graisse autour du ventre et les poils qui dépassent. « *La piscine, c'est pour les belles de vingt ans.* » pouffe Marie, bras croisés autour de sa poitrine qu'elle trouve trop lourde.

Elles sont là. Encore huit jours. Huit jours de vacances. Gratis. Grâce au Secours Populaire. Les enfants ont l'occasion de partir, les colos avec les bons de la CAF, parfois une classe verte dans l'année, les grands-parents qui les prennent avec eux une semaine pendant les vacances. Mais elles, les mères isolées, elles ne partent pas, rivées à quai comme un bateau en carénage qui ne prendra plus la mer, les yeux remplis jusqu'à l'écoeurement du même paysage, béton gris, parking de goudron noir et le supermarché qui attend tous bras et tiroirs-caisses ouverts, ceux et celles pour lesquels il demeure le seul phare à l'horizon.

Fatima hésita avant de s'inscrire avec ses trois enfants. Partir treize jours ? Non, ce n'est pas possible, qui gardera la maison, qui passera chez Madame Caillaux, la voisine de l'étage en dessous, très vieille et pas en forme, pour savoir si elle n'a besoin de rien, un peu d'aide pour se

Les invisibles

laver, du pain frais, quelques courses, une lampe à changer ? La maison vide pendant treize jours ? Est-ce bien prudent, avec tout ce qui se passe dans le quartier depuis quelques années, ces jeunes qu'elle a vu grandir et qu'elle a redécouvert un jour mesurant 1,80 m, enfouis dans un sweat à capuche, à attendre on ne sait quoi, on ne sait qui dans le hall de l'immeuble ? C'est Jeanine qui lui parla la première des séjours proposés par le Secours Populaire. Elles se croisent souvent devant les boîtes aux lettres défoncées, en faisant mine de relever un courrier qu'elles n'attendent de toute façon pas ; elles en profitent surtout pour vider la boîte des prospectus publicitaires et consulter les promotions. « *Tu as vu, Fatima, la tablette de chocolat M... à 2,29 €, au lieu de 2,40 € ! Je vais vite aller en prendre deux avant qu'il n'y en ait plus.* » dit Jeanine, ravie. Elle oubliait que, six mois avant, la même tablette M... coûtait 2,10 €. Son aîné, un gamin intelligent qui s'apprêtait à la rentrée à étudier le droit pour éviter de se comporter de travers comme ses copains d'enfance, la taquinait parfois : « *Attention, Maman, promotions piège à couillons.* » Il commençait à faire très chaud, l'école se terminait dans une semaine et se profilait cette saison terrible qu'est l'été. Les gamins, deux semaines en colo puis le reste du temps à tourner en rond, à s'avachir devant la télé à fond ou à faire les zouaves sur le parvis de la cité qu'un gros malin crut bon de baptiser « *Cité des Mille Fleurs* », celui-là avait certainement le don de prendre les gens pour des cons ou était d'un cynisme hors concours. Elles sont où les fleurs ? Et puis, l'été c'est la saison des repas à préparer midi et soir, sept jours sur sept. Une véritable purge. Sans compter les courses tous les trois jours, c'est que ça pèse un pack de six litres de lait ! Vivement septembre que la cantine scolaire prenne un peu le relais. Non, l'été c'était trop dur, les appartements torrides, le parvis en béton qui renvoie la chaleur et le bruit, les vélomoteurs le soir à la fraîche, faut bien que la jeunesse exulte un peu. Et la télé qui insiste sur les idées de voyage, les plus beaux villages de France, le canoé-kayak sur l'Ardèche, les marmottes dans le Queyras, les vacanciers qui estiment que le prix des locations et du jambon-beurre a encore augmenté à la Grande-Motte ou que, c'est dommage, cette année à Courchevel, la météo n'est pas au rendez-vous.

Les invisibles

Jeanine en a eu assez de rester sur le trottoir. Elle, les embouteillages, une semaine de pluie à Sète en juillet et la menthe à l'eau qui a pris 10% depuis l'été dernier, elle prend, sans rechigner. Quand elle apprit que le Secours Populaire organisait un séjour en montagne pour des femmes comme elle avec leurs mômes, grâce aux bons CAF, à une participation personnelle symbolique et à une aide de la mairie, elle fut la première à s'inscrire. Après tout, il n'y a pas de honte à être aidée si on en a besoin. Les mauvaises langues pourront toujours prétendre que, les vacances, ce n'est pas vital, que le plus important reste de payer son loyer, ses courses, son électricité et tout le bataclan, de se soigner... oui... oui... « *mais, merde, pensa Jeanine, y a quand même pas de mal à se faire du bien.* » Une fois inscrite, Jeanine décida d'en parler autour d'elle, elle n'était pas la seule à rester à quai, l'été, presque tout le monde dans la cité était dans ce cas, mais bon, femmes isolées, ce n'est pas tout le monde, « *À chacun ses problèmes* » se dit Jeanine.

Jeanine connaissait bien Fatima, déjà plus de dix ans qu'elles étaient voisines. Enfin, pas voisine voisine. Fatima habitait au sixième étage, Jeanine au deuxième et tant mieux, l'ascenseur faisait souvent des siennes et monter son cabas et ses packs de lait au sixième, bonjour ! À chacun son Everest ! Elle aidait souvent Fatima à monter sa charge puis toutes deux passaient une petite demi-heure, tranquilles, à siroter un thé à la menthe, évoquant les hommes absents et pourtant si présents, la pension alimentaire qui arrive quand ils le veulent bien, parlant bien entendu des enfants, encore les enfants, toujours les enfants, qu'elles adorent, pour lesquels elles donneraient leur cœur, leurs reins et leurs yeux mais, bon sang, s'ils pouvaient un peu leur lâcher le tablier ! D'ailleurs ils ne vont pas tarder à rentrer.

« *Inscris-toi vite, Fatima, avant qu'il n'y ait plus de place.* » Fatima écouta sagement, incrédule. « *J'sais pas, j'sais pas, Jeanine, tu sais moi, les voyages...* » Ha, Jeanine la reconnaissait bien là sa Fatima, toujours à se sentir illégitime, pas à sa place, en constant décalage. Jeanine sait d'où ça vient. Fatima lui a raconté l'essentiel : Youssef qui vient voir son père au bled, Youssef qui cherche une fille à marier, qui met un doigt sur chacune des hanches de Fatima pour mesurer son bassin, qui lui tourne

Les invisibles

autour, la lourdeur du regard dans son dos, Youssef qui serre la main du père, les sœurs de Fatima qui sanglotent, les frères qui regardent, indifférents ou soulagés, une bouche de moins à nourrir c'est toujours bon à prendre, et la mère qui garde le silence et baisse les yeux et qui, à ce moment-là, implore Dieu de donner un jour à ses filles le courage, qu'elle n'a pas eu, de renverser la table. Concernant la nuit de noces, la sœur aînée avait averti Fatima : « *Tu découvriras l'enfer ou le paradis.* » Cette nuit-là fut un purgatoire, ce n'était déjà pas si mal, l'espoir était permis. Le jeune couple partit assez vite pour la France, c'était prévu dans le contrat tacite avec le père de Fatima, pour travailler et se donner un peu d'espoir, la vie au bled semblait s'être arrêtée avant d'avoir commencé. Pendant quelques années, Youssef et Fatima repartent au bled chaque été avec les gosses, deux jours de trajet épuisant, la bagnole chargée de cadeaux pour la famille et qui revient tout aussi chargée des cadeaux reçus en retour. Youssef n'était pas doué pour la tendresse et les caresses, personne ne lui avait appris. Il avait épousé Fatima, il aurait pu en épouser une autre. Puis advint l'accident, la poutre d'un chantier sur la nuque de Youssef. Youssef dépérit, devient de plus en plus confus et violent, décide de partir au bled tout seul et ne revient pas. Un coup de téléphone rapide informa Fatima que Youssef n'était plus, qu'il était mort dans les bras de sa vieille mère. Fin de l'histoire. Fini le mois d'août au bled. Depuis cinq ans seules quelques lignes maladroites tracées sur un papier froissé reliaient Fatima à son pays d'origine. On lui annonça successivement la disparition de ses parents, la naissance de neveux et nièces qu'elle ne rencontrerait probablement pas, le mariage de son jeune frère Azzouz en Allemagne avec une certaine Ingrid, une allemande. « *Je lui demanderai de t'envoyer une photo, lui écrit sa sœur. La fille est blonde comme le blé. J'ai fait croire à la famille qu'elle était musulmane. Une musulmane avec des couettes... inch Allah.* »

Pour le séjour en montagne, Jeanine prit les choses en main. Prétendant accompagner Fatima au supermarché, elle lui fit faire un détour vers le siège du « *Secours* » comme elle disait, parvint à la faire inscrire et s'occupa des papiers, fiche d'état-civil, déclaration de revenus, carnets de santé. Elle connaissait sa copine, Fatima risquait de reculer au

Les invisibles

dernier moment et de ne pas constituer le dossier. Le jour du départ, Jeanine sécha en cachette une larme, sa fille câlinait son nounours, son fils jouait au mariolle avec ses copains au fond du bus. Fatima sur le siège à côté d'elle restait muette. Perplexe ? Coupable ? Heureuse ? Personne ne saura.

Les femmes ont été réunies dans la salle pour parler, échanger, partager leurs questions et un peu leur fardeau. Les animatrices en profitent pour leur rappeler les activités possibles pendant le séjour : la piscine bien sûr, la table de ping-pong, les jeux de société, la rando jusqu'au lac jeudi. « *Pour vendredi et samedi matin, le directeur a trouvé au village une dame qui fait des massages. Elle viendra avec sa table et s'installera dans la salle Colibri du rez-de-chaussée. Pour être bien, se détendre. On vous recommande, vous verrez c'est super. Venez me voir pour vous inscrire.* » conclut Nadine l'animatrice qui, elle, avait déjà réservé son créneau.

Jeanine ne se sentait plus, se faire masser, comme une bourgeoise, pas parce qu'on a mal au dos, non, encore que... pas parce que le médecin l'a prescrit, non, juste pour le plaisir. Elle ne ratera ça pour rien au monde. Jeanine chope Nadine, réserve le premier créneau du vendredi et se lance un défi : entraîner Fatima dans l'aventure. « *Nadine, inscris Fatima sur le même créneau que moi, s'il te plait.* », « *Le même créneau ? Mais... Fatima est d'accord ?* », « *T'inquiète, je m'en occupe.* » Nadine saisit immédiatement ; Fatima et Jeanine sur le même créneau était sans nul doute le seul moyen de convaincre Fatima.

Vendredi 10 h. Jeanine frappe à la porte de la salle « Colibri ». Fatima se tient derrière elle, elle ignore où son amie l'a emmenée, elle lui fait confiance, jusqu'ici elle n'a pas eu à regretter de s'être laisser faire. Une grande rousse aux yeux verts magnifiques ouvre, leur sourit, leur fait la bise. « *Je m'appelle Clémence, je vous attendais, Nadine m'a expliqué. Je commence par vous, Fatima,* ajoute-t-elle en prenant le bras de Fatima. », « *Commencer quoi ?* » demande Fatima, inquiète. Dans quoi cette folle de Jeanine l'a-t-elle fourrée ? « *Je vais vous masser, vous allez vous détendre, peut-être sommeiller. Un peu comme au hammam.* » Le hammam, Fatima en a entendu parler, elle connaît mais n'y est jamais

Les invisibles

allée. Jeanine entraîne Fatima derrière un paravent, l'aide à se dévêtir, l'enrobe d'une serviette tiède, Fatima se laisse faire, comme un enfant. C'est la première fois que quelqu'un la déshabille, Youssef lui-même ne l'avait jamais fait. Jeanine lui tient la main et l'emmène jusqu'à la table de massage, elle sent une dernière raideur dans le corps de son amie. Fatima résiste et lui murmure : « *Jeanine, s'il te plaît, partons, je ne suis pas malade, elle va me toucher, je...* », « *Chut, allonge-toi, ma belle. Ne t'inquiète pas, je reste-là, tout près. Que veux-tu donc qu'il t'arrive ? Et puis, hein, inch Allah, si Dieu le veut que sa volonté soit faite, non ?* »

Enrobée d'une fragrance de lavande, Fatima est allongée sur le ventre. Clémence abaisse la serviette jusqu'à la commissure du haut des fesses de Fatima, le coton effleure le dos, premier frisson. Fatima ferme les yeux, demande pardon à qui voudra bien lui pardonner ce péché. Clémence verse un peu d'huile parfumée sur la peau de Fatima. Frissons. Deux mains de velours vont et viennent, lentement, tendrement, avec une précaution d'orfèvre, s'attardent sur les épaules qui se relâchent peu à peu et cessent de répondre à toute volonté. Les doigts de Clémence dénouent les nœuds du présent et du passé de Fatima, qui sans le vouloir, sans même s'en apercevoir, commence à faire don au musée des mauvais souvenirs des images sépia de Youssef mesurant ses hanches, de l'appel téléphonique annonçant son décès, loin d'elle comme il le fut toujours. Frissons. Clémence remonte la serviette, Fatima n'est plus que peau frissonnante. Clémence enduit d'huile les jambes de Fatima, les masse, s'attarde sur la plante des pieds, les orteils. Extase, volupté. « *Acceptez-vous de vous retourner maintenant, Fatima ?* » Fatima, dans un demi-sommeil, n'est plus en état d'accepter ou refuser quoique ce soit. Elle revoit soudain cet homme qui prenait des carottes au rayon légumes et qui l'aida à ramasser les pommes de terre tombées de son cabas. Ils étaient tous les deux accroupis, leurs têtes se touchaient presque, elle sentait son souffle tout près de son cou et quand l'homme posa la dernière pomme de terre dans sa main, il s'attarda, effleura le bout de ses doigts en s'excusant. Elle découvrit, ce jour-là, qu'existaient sur cette terre des hommes délicats, ce n'était peut-être pas la majorité du genre, un peu comme les poissons-volants, mais ça existait. L'homme, un assez

Les invisibles

beau garçon aux yeux sombres, l'avait ostensiblement regardée s'éloigner ; elle s'était retournée, lui avait adressé un petit signe de remerciement auquel il avait répondu en agitant sa main, comme un au-revoir et une promesse de retour, sur un quai de gare. Ce fut comme une épiphanie : pour la première fois de sa vie, on la regardait pour elle-même pas pour ce qu'elle représentait, fille à marier, mère exemplaire ou épouse docile. Elle eut soudain envie d'abandonner son cabas sur le tapis roulant de la caisse et de demander à cet inconnu au regard de lumière de l'inviter sur le champ à prendre un café quelque part, n'importe où, dix minutes pas plus, juste un café tous les deux, avec le bout de leurs doigts peau à peau autour d'un morceau de sucre. Mais elle avait promis aux gosses de leur préparer un hachis-parmentier. Elle ne croisa plus jamais ce Roméo improbable et garda longtemps en bouche le goût acre du regret. Aujourd'hui les mains expertes de Clémence faisaient revivre en elle ce souvenir fugace qu'elle avait cru définitivement oublier.

Fatima se retourna et, le pubis couvert par la serviette, offrit son torse nu aux mains soyeuses de Clémence.

Ce jour-là Fatima, invisible parmi les invisibles, fit une sacrée découverte : son corps était encore vivant.

Aberration chromatique
Daniel Raymond

Dans mon boulot, on en voit des tordus, du psychopathe sanguinaire à l'illuminé rédempteur en passant par le fonctionnaire mystérieux. Des femmes également, tout aussi barjos, mais moins. Je parle du nombre là, pas de leur folie qui elle, n'a rien à envier à celle des hommes.

Lui, il n'entrait dans aucune des catégories habituelles, en tout cas aucune de celles que je rencontrais au quotidien. Costume impeccable, mais du tout-venant, pas trop grand ni trop gros, des traits insignifiants, un regard quasiment sans vie, un gars simplement propre sur lui. Le genre dont les flics ne pouvaient faire de portrait-robot tellement il offrait peu d'aspérités physiques auxquelles se raccrocher.

C'est vrai, vous ne me connaissez pas, je manque à tous mes devoirs. Ma mère serait encore de ce monde, elle me tancerait pour ce manque de savoir-vivre : Fred Longines, détective privé, trente ans de métier filature, adultère, enquête financière. *Demandez, vous serez servi*, c'est ma devise. Travail soigné, discrétion garantie, paiement comptant.

À vous, je peux le dire, mais ne le répétez pas trop, Longines, ce n'est pas mon vrai nom. Fred non plus d'ailleurs. Vous auriez un nom comme le mien, vous feriez la même chose, vous en changeriez. Promis, vous ne le criez pas sur les toits. Pour l'état civil et nos amis des impôts, je suis Alphonse Soulard. Avouez, vous feriez confiance à un gars avec un nom pareil.

Allez, assez rigolé, on n'est pas là pour parler de moi, enfin pas que.

Aberration chromatique

Avec une drôle de voix, plus grave que ce à quoi je m'attendais, l'homme à l'imperméable y est allé direct. Jamais encore personne ne l'avait été à ce point dans ce bureau. On était en milieu d'après-midi d'une triste journée de novembre, je ne croulais pas sous le boulot, j'attendais ses paroles comme on regarde le tirage du loto, avec le rêve secret d'une belle affaire. Allez savoir, le gros lot était peut-être là, assis devant moi. À défaut de numéros gagnants, voilà ce que mon nouveau client m'a servi :

« Vous faites les exécutions »

Je vous ai dit quelle était ma devise *Demandez, vous serez servi* Il y a des limites quand même, des petits caractères au bas du contrat excluant deux ou trois cas de figure. Le meurtre sur commande en fait partie. Je serais tueur à gages, je n'aurais pas ce beau bureau et ma publicité dans les bonnes feuilles comme sur Internet. À chacun son boulot et tout ira bien. C'est vrai, il y a des demandes officielles et des officieuses et des bornes à ne pas dépasser, mais d'un coup le lascar les avait toutes franchies, d'un bond, avec des bottes de sept lieues

Dans un cas comme celui-là, il y a une procédure simple : Rester calme, enregistrer la conversation et éviter tous les débordements. Certains de mes collègues ont un bouton caché sous leur bureau pour donner l'alerte. Là, je regrettais singulièrement de ne pas avoir fait cet investissement. Un jour, ma radinerie me tuera

Avec le plus grand tact, je tentai de lui expliquer que on ; ici on ne faisait pas ce genre de prestation, nous étions une maison sérieuse qui travaillait avec la police et la justice, alors les exécutions, vous comprenez...

Je sentais bien qu'il était déçu, qu'il avait placé en moi toutes ses espérances. Les dernières. Mais il ne bougeait pas. Visiblement, il avait autre chose à demander, mais, c'était une évidence, il ne savait pas comment s'y prendre. Je ne voyais pas ce qui pouvait bien le bloquer. Une exécution, il m'avait réclamé ça le plus simplement du monde, sans une hésitation. Alors un truc qui le coinçait, j'avais du mal à imaginer.

Aberration chromatique

Machinalement, je tripotais sous mon bureau à la recherche du bouton inexistant. Quand il glissa la main dans son imperméable, une coulée de sueur froide trouva son chemin entre mes omoplates. Le visage toujours aussi inexpressif, il farfouilla dans ses poches intérieures. Soyons clairs, je n'en menais pas large à cet instant précis, je passais en revue tous les types d'armes qu'il pouvait cacher là, contre son cœur.

Ce fut finalement une photo qu'il brandit du bout des doigts, telle une menace, comme si cela suffisait à me faire obéir.

« C'est elle » dit-il d'un ton affirmatif et définitif.

Le cliché était en noir et blanc du genre de ceux signés par le Studio Harcourt, du nom de cette photographe à la mode dans les années 1930, Cosette Harcourt. Un éclairage discret, venu d'on ne sait où, illuminant le buste, soulignait quelques traits et laissait deviner les autres. La femme était d'une beauté absolue, à se damner. Comme sortie d'une époque disparue, une sorte de star du cinéma muet, mais à la silhouette très moderne. Il s'agissait d'un cliché de nu, mais le talent du photographe gommait toutes dimensions pornographiques, les seins voluptueux n'étaient que suggérés, les épaules attrapaient toute la lumière, comme les cheveux – sans doute châtain – qui renvoyaient chaque rayon de lumière, créant par endroit un flou digne des maîtres italiens, ces inventeurs du « fumato ».

Plongé dans la contemplation de la photo, je n'avais pas réalisé que mon visiteur s'était lancé dans une longue tirade explicative. J'attrapai au vol sa jérémiade larmoyante à laquelle je n'accordai qu'une attention relative. L'histoire se devait d'être écrite d'avance, l'inconnue dont il était évidemment fou amoureux l'avait plaqué après avoir vidé son compte en banque. Une histoire que j'avais vue cent fois. Mais de là à vouloir exécuter la fautive, pour le coup, c'était une première.

Pendant qu'il continuait de parler, je ne pouvais m'empêcher de regarder le cliché. Moi-même hypnotisé par ce bout de papier en noir et blanc, je pouvais imaginer l'effet qu'elle avait pu lui faire en chair et en os. Au point d'en oublier la monstruosité de sa demande et ressentir pour lui une forme d'apitoiement. Au prix d'un véritable effort, je m'arrachai

Aberration chromatique

à la contemplation de ce clair-obscur. Le client est roi, et un homme en possession d'une telle photo méritait assurément un peu d'attention. J'écoutais sa litanie qu'il déroulait en boucle. Autant le bonhomme avait eu du mal à démarrer, autant une fois lancé, son discours tournait désormais à la logorrhée.

Je m'étais un peu emballé. Pour le cadre général, j'avais bon, il y avait bien une histoire de fesses, mais pour la chute j'avais tout faux.

« On doit se marier le mois prochain et moi, je ne veux pas », dit-il en appuyant bien sur les trois derniers mots, pour marquer son refus catégorique.

Moi, mes affaires, ce sont plus les divorces que les mariages, mais bon, je le laissais poursuivre.

« Elle est trop belle pour moi, ma vie va être un enfer, à chaque instant je vais craindre qu'elle me quitte, qu'elle me trompe. »

Je jetai de nouveau un œil à la photo et relevai les yeux vers mon client et ne pus que partager son avis. Une femme comme elle, n'était pas pour un homme comme lui.

« Mais elle ne veut rien savoir, il n'y a plus qu'une seule solution, la faire disparaître. »

On y était, il était revenu au point de départ, la fameuse exécution. Et franchement, j'ai failli lui donner raison. Jamais il ne s'en sortirait avec une femme comme elle, c'était foutu d'avance. Restait un secret à percer, comment diable était-elle tombée raide dingue de lui. Dans mon boulot, on aime bien comprendre et avoir toutes les cartes en main, une excellente façon d'éviter les mauvaises surprises.

Quelques rapides questions confirmèrent ma première impression. Le gars n'était pas riche à millions, n'était pas un auteur ou compositeur connu, n'avait rien inventé de révolutionnaire, pas plus qu'il n'avait de talents cachés. Le mystère restait entier. Et naturellement, une autre solution se fit jour dans mon esprit. Pour empêcher ce mariage – nous étions raccord sur cette donnée – il fallait bien faire disparaître l'un des protagonistes, mais pas celui auquel « Monsieur Banal » pensait.

Aberration chromatique

L'élément perturbateur, c'était lui. Le plus abject des tueurs à gages serait arrivé à la même conclusion que moi. Hors de question de trouer la peau d'une si belle inconnue avec des balles de revolver, fussent-elles d'un métal précieux. Encore moins de la découper avec une lame, aussi affûtée soit-elle. Et je pensais ça, en n'ayant vu que sa photo.

Je n'avais plus qu'une seule obsession en tête, la voir pour de vrai.

Après avoir tourné autour du pot pendant dix minutes, sans oser formuler des mots compromettants, je fis une offre bancaire à mon drôle de client.

« Écoutez, je ne vous promets rien, mais je vais étudier le dossier et voir ce que je peux faire pour vous.

– L'exécution je vous l'ai dit, c'est la seule solution. Il n'en démordait pas.

– J'entends bien, cher monsieur, mais je vous ai déjà dit ce qu'il en était. Inutile de faire un dossier pour le moment, donnez-moi simplement les coordonnées de la dame. De votre fiancée si j'ai bien compris. »

Rien que d'entendre le mot « fiancée » et tout ce qu'il contenait de monstrueuses promesses, je le vis blêmir et se ratatiner sur son siège comme un prévenu qui vient de comprendre l'ampleur de sa sentence.

Sous sa dictée, je notai tous les détails de leurs états civils. Bernadette Brouteux. Si elle avait le profil et des initiales de star, son patronyme n'avait rien d'aguicheur. Peut-être voulait-elle se marier pour changer de nom ? J'oubliai l'idée quand mon client mystère me livra sa propre identité : Côte Rombier. Franchement, ça ne valait pas le coup de changer.

Alors que je pensais avoir le plus grand mal à conserver la photo, il la laissa tomber sur mon bureau comme si elle lui brûlait les doigts. Un avant-goût de ce qu'il espérait tant, une rupture définitive sans possibilités de retour. Avant de refermer la porte derrière lui et de disparaître, il se tourna une dernière fois vers moi et lâcha comme une épitaphe.

Aberration chromatique

« Ne traînez pas, s'il vous plait. Les bans sont publiés, vous comme moi n'avons plus beaucoup de temps. »

Lui effectivement n'avait plus beaucoup de temps. En tout cas de mon point de vue. Pour ma part, je comptais bien m'en offrir du temps – du bon et plus que de raison – avec cette femme superbe qui plus est, puisque de toute façon lui n'en voulait pas. À sa façon, c'est un peu comme s'il m'avait donné sa bénédiction.

Une fois assuré de son départ – un coup d'œil par la fenêtre me confirma qu'il déambulait comme sonné dans la rue – je lançai un regard critique autour de moi. La photo en noir et blanc apparaissait comme un bijou étincelant, hors de prix, posé au milieu d'un bien terne écrin. En un instant, je pris conscience de l'état pitoyable de mon bureau : un papier peint à la mode, au mieux sous Mitterrand, des courants d'air sous des huisseries fatiguées, des taches sombres dans la moquette élimée, la table basse bancale et ébréchée, des revues surannées sans intérêt posées dessus. Sans oublier cette odeur de tabac froid, incrustée dans les murs bien que j'aie arrêté de fumer il y a maintenant plusieurs années. Qui étais-je pour imaginer que je puisse bénéficier de l'attention, de l'intérêt, des faveurs de cette Madone qui me regardait droit dans les yeux depuis sa couche de papier émulsionné ?

L'espace d'un instant, j'ai cru que j'avais rêvé tout éveillé les minutes qui venaient de passer. Mais dès que ce regard de papier attrapait le mien, j'étais de nouveau captif, hypnotisé, plongé dans cette réalité en deux dimensions.

J'aurais pu ranger la photo, la brûler, oublier les coordonnées de mon visiteur, installer un interphone avec vidéo pour m'assurer qu'il ne remette plus jamais les pieds ici. Mais quoi ? Laisser passer la chance de la rencontrer ? Impossible. J'essayais bien de lutter, mais je savais parfaitement que j'étais pris, qu'elle avait gagné, que j'étais perdu. Parfois, rien ne sert de lutter, il faut se laisser aller avec la force du courant, il sera toujours temps de se reprendre et de regagner la rive. Enfin, ça, c'est ce que disent les maîtres-nageurs, bien au sec sur la plage

Aberration chromatique

par grand beau temps. J'aurais voulu les y voir, plongés comme moi en pleine tempête émotionnelle, au cœur d'un tsunami sensoriel.

Mon bureau avait l'air minable, la belle affaire, mais moi ? Je ne valais pas beaucoup mieux. À cinquante balais passés j'avais encore des cheveux, mais plus vraiment d'illusions côté physique. Une bedaine de compétition à défier les brasseurs, des épaules tombantes, une peau tannée par le tabac et l'alcool, et une garde-robe composée uniquement de jeans et de t-shirts. Pas le séducteur 2.0 comme ils disent sur les réseaux sociaux. Même en photo noir et blanc avec un éclairage de studio professionnel, il y avait peu de chance que j'arrive à la cheville de la « Miss Monde » posée sur mon bureau.

À partir battu, on triomphe rarement. Un whisky dans lequel nageait une famille monoparentale de glaçons me remit d'aplomb. « Revenir aux fondamentaux, y a qu'ça d'vrai », me disait mon ancien patron, celui qui m'a tout appris et qui m'a laissé l'agence il y a trente ans.

Des recherches sur Internet – maintenant les temps changent – pour en savoir plus sur la cible (c'est comme ça qu'il disait mon ancien boss), ne m'apprirent rien de transcendant. Son nom banal ne cachait aucun secret, son métier dans l'administration suintait l'ennui. Je me résolus à lui téléphoner pour la rencontrer. Ne serait-ce que pour lui faire part de mes craintes pour sa vie. Mon appel bascula sur son répondeur où une annonce sans originalité, ânonnée d'une voix sans relief, m'invitait à lui laisser un message.

J'obtempérai, en lui proposant un rendez-vous à sa convenance dans un café proche de chez elle. Ne pouvant rien faire de plus, je me remis au boulot sur mes dossiers en cours, ceux avec un acompte à la clé pour m'assurer de pouvoir remplir la caisse de la boutique. Embarqué dans une morne filature, j'avais placé mon téléphone sur silencieux. Ce n'est que le soir venu que je découvris et écoutai le message de Bernadette « Bonjour, Monsieur Longines, je déjeune tous les lundis à la Brasserie du Tribunal. Si vous souhaitez me rencontrer, je n'en bouge pas de douze heures trente à treize heures trente. »

Aberration chromatique

Après un week-end des plus oisifs, je débutai ma semaine avec l'impatience d'un adolescent avant son premier rendez-vous. J'allais enfin découvrir en chair et en os – et plus si affinité – la mystérieuse beauté de la photo. J'avais passé une bonne partie des deux derniers jours à laisser mon esprit vagabonder en me plongeant dans les ombres et les lumières du tirage papier.

La Brasserie du Tribunal ne m'était pas inconnue, ce fut l'une de mes nombreuses cantines habituelles. Je n'avais pourtant aucun souvenir d'y avoir croisé une femme ressemblant un tant soit peu à la fabuleuse Bernadette.

Quand j'entrai dans les lieux à treize heures passées un rapide coup d'œil panoramique ne dévoila aucune beauté hollywoodienne, l'assemblée étant constituée de visages, mornes pour la plupart, chargés de la résignation du lundi matin.

Alors que je m'apprêtais à aller patienter au bar, je fus hélé par une femme seule, installée dans un coin de la salle. Je n'en revenais pas C'était elle et une autre en même temps. Elle était jolie, mais sans plus. À vrai dire, elle avait tout pour former un couple parfait avec Côme l'insignifiant.

« Alors c'est vous ? m'interpella-t-elle. Je savais qu'il ferait quelque chose comme engager un détective privé. »

Déstabilisé, j'avais du mal à appréhender la situation. En m'approchant d'elle, je cherchais désespérément dans ses traits ceux qui m'avaient séduit sur la photo. Ils étaient là, bien présents, mais la magie avait disparu. Pourtant elle souriait, presque plus que sur le cliché, tentant de se présenter sous son meilleur jour. Une sœur peut-être

« Je vois bien que vous ne comprenez pas, me dit-elle d'une voix résignée. »

À défaut d'être une beauté ravageuse, au moins était-elle perspicace

« C'est lui le photographe, poursuivit-elle. C'est lui l'auteur de ce cliché que vous avez eu entre les mains, et de beaucoup d'autres qu'il a pris de moi. C'est lui qui sait faire naître cette magie. Il ne veut pas

Aberration chromatique

comprendre qu'il n'y a que lui qui me voit de cette façon, Il n'y a que lui qui soit capable de me sublimer ainsi. C'est pour ça que je l'aime et c'est ce qui nous tue.

Je tombais des nues

– Vous savez ce qu'il était prêt à faire ? Ce qu'il m'a demandé et que, bien sûr, j'ai refusé.

– Ne me dites pas, mais je me doute, je sais à quel point il est déterminé, l'amour le rend fou.

– Écoutez, je ne peux pas vous laisser comme ça. Ce serait condamnable, non-assistance à personne en danger, c'est la cour d'assises directe pour moi.

– Je ne veux pas le quitter, annonça-t-elle en fondant en larmes.

– Alors vous signez votre arrêt de mort. Si je ne fais pas ce qu'il me demande, il ira chercher quelqu'un d'autre.

– Je sais... Combien vous a-t-il payé ? Je vous offre le double pour que vous trouviez une solution. »

Pourquoi pas, me dis-je, mais honnêtement, sans supprimer son futur mari, je ne voyais pas comme elle pouvait s'en tirer.

« Ce n'est pas une histoire d'argent, lui dis-je. Nous avons encore quelques jours, il m'a promis de ne rien faire avant notre prochain rendez-vous. Passez me voir vendredi à mon bureau. »

Je lui donnai ma carte, certain malgré tout de ne pouvoir la satisfaire et la laissai reprendre le cours de ses larmes.

J'ai eu presque une semaine pour remettre ma vie à l'endroit et je vous garantis qu'il y avait du boulot. J'avais failli buter un gars, me damner pour une femme qui n'existait pas, pris conscience de la nullité de ma vie... Ça faisait beaucoup en si peu de temps pour un petit gars comme moi... J'avais revu – un peu – ma garde-robe avec des chemises neuves et une veste, commandées sur Internet, changé deux ou trois bricoles dans la déco (toujours avec Internet, bientôt ils me piqueront mon boulot). Le travail en profondeur attendrait que je sois un peu plus

Aberration chromatique

en fonds. Et plus que tout, j'avais travaillé pour sortir la belle – enfin pas tant que ça – de son bourbier.

Ce vendredi fatidique, elle arriva tremblante. Pour me faire plaisir, tenter de se rapprocher de l'esprit du cliché, elle s'était maquillée, mais franchement c'était raté. Rien ne collait, là où le portrait révélait de la sensibilité, elle n'offrait qu'une vulgarité criarde, ses formes, si habilement soulignées par des contre-jours et des clairs-obscur, ne proposaient qu'approximation quand ce n'étaient pas des bourrelets disgracieux sous des habits quelconques. La prestance générale de la photo n'avait rien à voir avec son langage de corps qui suintait l'échec annoncé, le renoncement, la défaite. Je pris conscience qu'elle était à sa place dans mon bureau miteux. Un espace où échouaient ceux que la vie avait trahis, ou qui n'avaient pas eu les armes suffisantes pour y gagner une place respectable.

En la voyant en lieu et place de cette beauté fantasmée que j'avais imaginée, je savais bien que moi aussi je donnais une bien piètre image de ce que mes clients attendaient d'un détective privé en entrant dans le bureau. Jamais je n'avais été aussi proche d'Alphonse Soulard et aussi éloigné de Fred Longines.

Cela ne m'a pas empêché de jouer au cador, au « ro » qui en a vu d'autres. Je vous l'ai dit, trente ans de maison, ce n'est pas rien, j'ai appris à faire illusion. Les situations les plus complexes ne résistent pas à Fred Longines. Quand on porte le nom d'un joaillier et d'un bijoutier, il faut être à la hauteur, je me lançai.

« Bien, j'ai d'abord une question, m'inviterez-vous au mariage

– Pourquoi

– Parce que si je ne viens pas ça ne marchera pas. Et là, je crains le pire.

– Je ne comprends pas », murmura-t-elle alors que des larmes de désespoir faisaient leur apparition aux coins de ses yeux.

Aberration chromatique

Je sais j'en ai rajouté un peu, un peu trop à voir sa tête et la vôtre. Mais j'aurais voulu vous y voir. Et puis, il n'y a pas de mal à se mettre en valeur. Si moi je ne le fais pas, qui le fera Vous Soyons sérieux

Ensuite, on a parlé business.

« Le contrat entre nous, ce sera comme chez *Darty*, juste de la confiance. »

Je la voyais perdue. J'attendis quelques minutes qu'elle sèche ses larmes et lui demandai toute son attention.

« Le problème ce n'est pas vous, ce n'est pas lui, c'est l'objectif. Quand il manipule un boîtier photographique, le monde prend une autre dimension. Mariez-vous l'esprit tranquille et laissez-moi prendre les photos de la cérémonie. Je suis nul, vous verrez, il n'y aura pas une seule photo de bonne. Il sera rassuré. Après, ce sera à vous de jouer Il faudra faire attention, le moindre photographe avec un peu de talent sera votre pire ennemi, il vous faudra être vigilante. Un peu comme une alcoolique repentie qui doit changer de trottoir quand sa route croise un bar, et refuser les invitations aux cocktails. »

Il me fallut poursuivre longtemps mon discours pour la convaincre. J'allais jusqu'à lui promettre de répondre à ses appels, si de nouveaux problèmes venaient à surgir.

À l'occasion de cette curieuse affaire, j'ai transgressé la règle Numéro 1 du métier : je n'ai pas pris d'acompte et je ne me suis pas fait payer Il y en a qui ont coulé la boutique pour moins que ça. Quand je dis que je ne me suis pas fait payer, j'oublie un détail, parce que si je n'ai pas édité de facture et tout le tralala, j'ai fait bien mieux. Un truc où l'URSSAF ne vient pas prendre sa part, où les impôts n'ont pas de prise. J'ai gardé toutes les photos de Bernadette, je les ai toutes, rien que pour moi. Et pour les clients qui viennent me voir, la plus belle d'entre elles, celle que j'ai vue en premier, est affichée au milieu du mur, bien à l'abri sous un cadre.

« C'est une de mes clientes américaines, dis-je quand des clients me questionnent, une vraie star dans son pays. »

Aberration chromatique

La dédicace au feutre sur un aplat clair en bas à gauche est là pour le confirmer : *Pour Fred qui m'a sauvée la vie*. La signature de Bernadette est illisible ; suivant l'humeur, j'invente des patronymes pour répondre à la curiosité que le cliché ne manque pas de générer.

« Ne la cherchez pas sur les écrans, elle s'est retirée sur une île déserte. »

Un demi-mensonge que je sers à mes clients.

Côme et Bernadette, après leur lune de miel sur l'île de Sainte-Hélène, ont décidé d'y rester, loin de tout et des photographes. Chaque année, à la date de leur anniversaire de mariage j'ai droit à une carte postale, un horrible cliché sans âme de coucher de soleil. Un clin d'œil pour me dire qu'ils se tiennent éloignés des objectifs et de leur poison mortel. Dans son dernier envoi, de cette écriture que je n'avais pas oubliée, Bernadette me rappelle à mes engagements. « Je vais avoir un enfant, je vous invite à venir le découvrir et le prendre en photo. »

Ne m'oublie pas

Ne m'oublie pas
Lucie Verdier

Le ciel de Paris tombait en trombe sur les chaussées noires de goudron. Les bourrasques mélangeaient ciel et terre pour envoyer valser cartons, poussières et déchets dans la même danse que les feuilles des platanes fatigués. On pouvait déjà lire dans ce ciel tourmenté qu'un chaos se profilait. De là à deviner qu'un homme allait naître une seconde fois ne tenait qu'à une poignée de pétales.

Ainsi s'engageait la journée d'Alexandre, chargée de promesses diluviennes jusqu'au soir. Pour autant, cela ne semblait pas l'affecter. Peu lui importait la météo, il possédait la faculté de faire abstraction de tout ce qui ne figurait pas en chiffres sur son agenda d'avocat d'affaires. Des chiffres formatés pour dater ses rendez-vous, des chiffres romains pour souhaiter les anniversaires, des chiffres en gras pour remplir son compte d'épargne, des chiffres codés pour répondre automatiquement aux SMS. Des chiffres en réponse à tout. Des chiffres qui enterrent les mots à coups de pelleuse.

C'est avec un nombre dans la tête à plusieurs zéros qu'il se dirigeait ce midi-là vers un bistrot d'un quartier bourgeois du 16ème arrondissement où il devait déjeuner avec un potentiel client. Il avançait, concentré et déterminé, sur les trottoirs jonchés de papiers froissés. Les lèvres pincées, le regard froncé, les poings fermés, les traits belliqueux, c'est ainsi qu'il se préparait à toute transaction juteuse. Mais ça n'en demeurerait pas moins qu'une première étape à un numéro d'illusionniste réglé comme du papier à musique. Seconde étape : relâcher au moment opportun toutes les tensions accumulées, celles du front, des tempes, du

Ne m'oubliez pas

bas du visage, du cou et des épaules. Sa peau de magistrat vénal muait alors en philanthrope aguerrri. Il devenait ainsi une autre personne et dupait ses cibles par sa décontraction prétendue naturelle. Dans son milieu, il faisait figure de prestidigitateur. Mesdames et Messieurs, vous aviez Alexandre l'Acrimonieux, eh bien *tadam* magie ! Voici Alexandre le Bienheureux !

C'était la première fois qu'il donnait rendez-vous au Bistrot du Cherche-Midi, mais la raison de ce choix semblait évidente : il se situait proche du domicile du client, selon les chiffres de son application GPS. Donnée essentielle, mais pas suffisante. Une rapide recherche d'avis de consommateurs, le rassura sur la notoriété de l'établissement. Il avait cependant tiqué sur un commentaire déposé par un client quelque peu loquace : *4/5 - Bistrot agréable. Repas servi dans un délai acceptable malgré la forte affluence. Je recommande la soupe à l'oignon (divine !). En revanche, le pied de cochon était trop cuit à mon goût. Décoration hors du temps qui s'accommode étrangement de bon gré avec la frénésie citadine.* Alexandre n'avait pas à proprement parler, d'avis sur les décorations des restaurants, mais espérait seulement que le lieu serait favorable aux transactions juridiques et financières. Si tant est qu'il existât un lieu propice à ce genre de marché.

Arrivé devant l'enseigne, il prit une grande et rapide inspiration, fit craquer sa nuque et relâcha une à une les tensions par quelques grimaces et roulements d'épaules. Hop, transformation, magie ! Ses lèvres retrouvèrent leur pulpe rosée et son visage un éclat délicieux. Il était plutôt beau garçon Alexandre Le Détendu, avec ses traits d'ange déchu qui suggéraient à la fois beaucoup d'innocence et beaucoup d'expérience. Ses mèches brunes qui tressautaient au moindre mouvement lui conféraient la fraîcheur juvénile et le naturel malicieux d'un trentenaire dans la fleur de l'âge. Son sourire désarmant accaparait le tiers de son visage séraphique. Mais le plus saisissant se décelait dans sa démarche. Des ailes semblaient le soulever et le diriger dans un environnement avec lequel il faisait corps. Deux enjambées par-ci, petits pas propres, pas d'accroche ; trois enjambées par-là, ça pivote et caracole. Des ailes qui

Ne m'oublie pas

l'élevaient dans une sorte d'assurance décomplexée, à moins que ce ne fut encore un leurre, un tour de passe-passe tout droit sorti de son chapeau de magicien. Il était d'un charisme modéré, pas de ceux à la Gabin ou à la Gene Kelly, un peu adorés et un peu craints. Non, son aura à lui ressemblait davantage à celle d'un figurant : discret mais assurément indispensable.

Le serveur l'amena à la table qui lui était réservée. En passant devant le comptoir, un fumet de cochon braisé lui révéla le plat du jour. Il était le premier arrivé. L'occasion de récapituler les vilaines choses dont son client était accusé : faux et usage de faux, extorsion d'argent public, blanchiment d'argent. Du lourd, du très lourd. Du *Qui rapporte des pépètes*, beaucoup de pépètes, une myriade de chiffres. S'il s'y prenait bien, il pourrait le faire disculper pour vice de procédure. Ça marche bien ça, le vice de procédure dans les affaires. Il suffit qu'un policier ou un magistrat ait oublié de faire signer dans le temps imparti un procès-verbal ou qu'un rappel des droits n'ait pas été respecté et hop, vice de procédure, non-lieu, on remballa tout ça, merci et au revoir.

C'est en pensant à cette stratégie de défense certes peu honorable mais redoutable, que le regard d'Alexandre se posa sur la nappe à carreaux qui recouvrait la table à laquelle on l'avait acheminé. Il repensa alors au commentaire du client sur la décoration du restaurant et releva la tête. Le brouhaha ambiant l'avait détourné de l'atmosphère champêtre proposée par les gérants.

Son regard fureta d'abord sur les poutres en bois apparentes sous lesquelles étaient crochetés des tresses d'ail et des bouquets de verveine séchée. Les solives en bois de pin venaient manifestement d'être rabotées et exsudaient un parfum de caramel et d'herbes coupées.

Alexandre respira des effluves oubliés. Avec ferveur.

Puis, ses grands yeux noirs se posèrent sur l'embrasure des petites fenêtres à carreaux : des brocs ébréchés d'argile jaune moutarde, posés ici et là y crachaient des bouquets de lavande comme on sort un lapin

Ne m'oublie pas

d'un chapeau. Il remarqua ensuite à sa grande surprise la cheminée au fond du restaurant. Comment avait-il pu ne pas l'apercevoir en entrant ? Un brasier flamboyant occupait l'âtre en brique rose. Des chenets en bronze doré dorlotaient comme une mère, trois bûches de cerisier que des flammes léchaient avec gourmandise. Et si l'on tendait bien l'oreille, on pouvait entendre le craquement du bois et le crépitement des étincelles noctiluques.

Alexandre écouta ces poèmes chuchotés. Avec candeur.

Le serveur l'interrompt dans sa contemplation pour lui proposer un apéritif censé combler le retard de son invité. Il accepta un verre de chardonnay qui semblait coller à l'atmosphère provinciale dans laquelle il commençait à mijoter. Ce qui l'amena à poser les coudes sur cette nappe à carreaux certes désuète mais ô combien évidente. Des petits carrés blancs entrelaçaient des petits carrés bleus à l'intérieur d'un liseré doré cousu à la main. Le jeune avocat avait déjà mangé sur cette nappe. Où et quand ? Ça se mélangeait dans sa caboche. Chez ses parents, il n'y avait que du Formica recouvert de nappe plastique transparente. Il posa les doigts bien à plat sur le rebord de l'étoffe bigarrée et ferma ses paupières un bref instant.

Alexandre caressa un souvenir sépia. Avec pudeur.

« Macarel ! », pensa-t-il tout haut, imitant feu sa grand-mère un peu vite oubliée. Serait-il empreint de nostalgie, lui qui ne conjugait ses phrases qu'au futur ? Et pourquoi donc pensait-il maintenant à sa grand-mère Suzette qui reposait à mille lieues de lui ? Était-ce ce lieu chargé de références pastorales qui faisait joujou avec sa mémoire ? Ici, à Paris, tout était si différent du village de ses aïeux. L'architecture, les activités, les odeurs, les sons, les couleurs, la cadence, l'accent. Ah l'accent ! Ce joyeux carillon qui faisait danser les voyelles dans la bouche de son grand-père et chanter les consonnes, et que ses parents lui avaient appris à refouler comme une tare. Rien dans cette ville bruyante et encombrée n'était l'occasion d'un souvenir retrouvé. Et voilà qu'ici et maintenant, le

Ne m'oublie pas

sud éclatait dans ce bistrot parisien comme éclate le raisin au plus fort de l'été. Même le serveur qui venait de déposer le verre de vin et repartait clopin-clopotant avec ses bretelles en velours côtelé, distillait un brin de ruralité.

Puis, son regard vrilla. À côté du chardonnay, son enfance oubliée le gifla.

Alexandre contempla l'objet de son trouble. Avec stupeur.

Un petit verre à eau. Un simple et banal verre transparent rehaussé de myosotis céruléens. Un petit verre a priori ordinaire mais qui lui tordit le cœur pour en essorer la seule larme de son corps. Les petites fleurs bleues lui assenèrent un uppercut, comme pour se venger, humiliées d'avoir été oubliées. Alexandre se retrouva dans la cuisine de ses grands-parents à l'âge où deux et deux font quatre et puis, *mé fas cagat*, y'a la soupe à préparer et les lapins à rentrer. Eh non, Alexandre ! Ils ne sortent pas du chapeau les lapins. C'est papy qui les sort tous les matins. C'est ainsi la vie, Alexandre. Toute ta magie, c'est du vent ! Ce sont tes aïeuls les magiciens. Et tu sais quoi Alexandre ? Vas-y mon pitchoun, prends ce verre de vin, lève-le, porte-le *au frontibus, au nasibus, au mentibus* et bois, Alexandre, bois !

Alexandre porta le philtre à ses lèvres et but. Avec douleur.

Une fièvre s'empara alors de son corps, de sa tête, de son âme. Une ivresse mêlée de sentiments complexes, comme ce raisin fermenté. Un tourbillon de déni de nostalgie et de patrimoine familial. Comment avait-il pu tant s'éloigner de ses racines ? Certes son père avait incité cet exil par une proposition insidieuse : « Médecine ou Droit, c'est toi qui vois ! ». Le rêve du petit garçon de devenir boulanger avait été tué dans l'œuf, mais jamais il ne s'en était plaint. On choisissait pour lui et c'était bien complaisant à un âge où toute décision sérieuse était difficile à prendre. Mieux, sa vie professionnelle était un QCL, un Questionnaire à Choix Limité. En somme, on lui laissait une aile pour prendre son envol et partir faire sa vie !

Ne m'oublie pas

Mais si ses parents se targuaient à présent du citadin qu'il était devenu, ses grands-parents, en revanche, s'en retournaient dans leurs tombes, puis ils y étaient carrément sortis. Et c'est bien sa grand-mère Suzette, qu'Alexandre voyait en face de lui au moment où il retrempait ses lèvres dans le nectar liquoreux. Elle n'en pouvait plus de le voir ainsi, mamie Suzette. Alors, c'est elle qui avait choisi ce restaurant, pas le GPS. C'est elle qui lui avait préparé une décoction de souvenirs : des brins de lavande, du fumet de *coustelous*, du coloré, du rustique, du cousu, du goulu. Une explosion de sens primaires, d'émotions paléolithiques. « Les cinq sens, au pouvoir ! » elle tarabustait Mamie Suzette. « *Que fas moun répoupet ?* » demandait-elle à son petit Alexandre aux yeux tout ronds.

Alexandre toussa des bribes de petite enfance qui étaient restées collées au fond de sa mémoire. Oui voilà ! ça revenait maintenant. À l'existence aseptisée choisie par ses parents, précédait la douceur rurale de celle de ses grands-parents. Il avait gardé en tête la naphtaline de son adolescence dans laquelle il ne voulait plus s'enliser, sans se souvenir que derrière cette croûte de naphtaline se cachait un trésor. Un trésor conjugué au passé qui ne demandait qu'à saisir sa chance au loto de la postérité.

C'est avec un verre fleuri à la main, qu'Alexandre se rua dehors pris d'un vertige inattendu. L'air lui paraissait soudain plus vif pour ne pas dire vivant. La tempête encore présente lui soufflait à l'oreille combien c'était bon d'avoir ses sens en éveil. Combien c'était bon d'avoir un passé à raconter. Combien c'était bon d'avoir une culture à transmettre. Une culture tissée de petits bouts. Des petits bouts de nappe à carreaux, des petits bouts de croustade aux myrtilles qui tachent la peau, d'édrédon en plumes de canard, de bols remplis de lait fermier, de croustet tartiné de lard, de linge propre qui sèche au vent ; des petits bouts de châtaignes grillées, de téléphone à cadran, de poutous qui claquent les joues, de girolles dorées ; des petits bouts de pierres qui chuchotent des histoires à dormir debout ; des petits bouts de mots, d'une langue oubliée.

Ne m'oublie pas

Ce moment de confusion se ponctuait d'instantanés de lucidité. La confusion de ne plus savoir qui il était. La certitude qu'il devait renouer avec ses racines. Des racines pour apprendre à conjuguer ses phrases au présent. Pour apprendre à se connaître, véritablement. Pour retrouver une identité dans l'exil. Pour trouver un sens à sa vie, la sienne, pas celle de ses parents. Des racines pour s'envoler, mieux. Avec deux ailes.

Une Maserati noire lustrée, cirée et *affétée* s'arrêta au seuil du restaurant. Deux hommes en sortirent de l'arrière. Le premier d'âge mûr, portait une chemise blanche au col largement ouvert. L'autre à l'ocellade vénale et à la cravate disciplinée, le suivait au pas, une mallette aux poignées en cuir pleine fleur signée Goyard dans les bras. Pas bleue pour un sou la fleur ! Le plus âgé, la vanité en bandoulière, avança jusqu'à Alexandre, perdu dans ses réflexions existentielles. Sa démarche bancal mais décomplexée, augurait d'un homme en proie à un tourment de l'ordre de l'agacement.

« Maître Bouké ? », interrogea l'homme aux cheveux poivre et sel sans vraiment attendre de réponse, toisant le verre qu'Alexandre serrait entre les doigts. Sa voix grave et rocailleuse éveilla d'une drôle de façon le jeune avocat.

Alexandre avait la trique. Son futur client se tenait là devant lui et voilà qu'il bandait. Tout son être exhumait des émotions jusqu'au bout du sexe. Les sens en cathéter, les émotions en papillote. Désir ? Réveil ? Il ne contrôlait plus son corps Alexandre. Ses organes, sa chair, sa peau et son âme se mettaient à germer. Les racines étaient là enfouies depuis le début, mais c'était maintenant que la première feuille avait décidé de pousser. Ses sens si longtemps refoulés, avaient décidé de prendre les choses en main, de tourner et retourner sa vie. Un peu comme le boulanger avec sa pâte à pain. Il devra apprendre à pétrir ses émotions Alexandre, à les écouter comme le boulanger écoute son levain. À les comprendre, à les apprivoiser avec un respect ancestral et un travail abyssal. Il en a du pain sur la planche Alexandre ! Partir à la découverte de son passé, de ses ancêtres, de lui-même en définitive.

Ne m'oublie pas

Plus rien désormais ne pouvait se dérouler comme prévu. L'introspection soudaine et inattendue d'Alexandre ne pouvait qu'avoir des conséquences sur sa façon d'appréhender les affaires. La magie opérait pour de bon cette fois. Un homme naquit ce jour-là sous le ciel gris-souris de Paris. Une seconde fois. Un homme nouveau qui avait tout à apprendre, tout à découvrir. Tout du moins l'essentiel.

Le petit Alexandre, des fleurs à la main, salua les deux bureaucrates qui s'engouffrèrent à la hâte à l'intérieur du restaurant, trop impatients de fuir une météo désinhibée.

« Maître Bousquet avec un S et un T », se surprit à répliquer Alexandre dans le murmure du vent comme un rappel à lui-même. Oui, c'était un homme irrémédiablement transformé qui entra à leur suite.

Et les myosotis d'exulter.

Les nouvelles de ce recueil restent la propriété de leurs auteurs
et ne peuvent être reproduites
ou utilisées sans leur accord.

Composition Festival du Livre
Maquette couverture VTAC
Pont-Saint-Esprit
www.festivallivrepoint.fr
Novembre 2025

FESTIVAL DU LIVRE

PONT-ST-ESPRIT
- Gard Rhodanien -

2025



www.festivallivrepond.fr 
LIBRAIRIE LE CHANT DE LA TERRE



INFOGRAPHIE - VTAC impression / PSE / 04 66 50 36 54

... ce recueil ne peut être commercialisé ni en format numérique ni en cas d'impression ...